



С Ф И Т Я Е Т Е М П С

ROAD BOOK

USA

NEW-YORK, MANHATTAN. 1987

Warhol venait de mourir et je sortais des Beaux-Arts. Durant des années, j'avais regardé New York (depuis ma chambre) à travers le prisme des ouvrages d'Harlan Ellison et de Jack Kerouac. Je l'avais écoutée avec Television, les Ramones et Lou Reed. Je l'avais parcourue en taxi Checker avec De Niro et Ernest Bornigne (*). J'avais étudié sa topographie avec l'Homme Araignée bien avant qu'il s'impose universellement comme Spiderman. The Clash l'avait conquise et m'avait ramené le rap dans ses bagages ! Le 4 Juillet '87, j'atterrissais à Kennedy Airport : j'allais pouvoir regarder mon petit monde depuis Manhattan, NYC, USA !

J'avais téléphoné à toute une flopée d'hôtels - section petits budgets - recommandés par le guide de voyage que j'avais enfin ouvert après être sorti des douanes et tout le monde m'avait dévidé le même couplet : « Monsieur, c'était la fête nationale aujourd'hui. On est complet et vous allez avoir du mal à trouver un endroit où dormir cette nuit sans avoir réservé à l'avance ! ». Dernière adresse, dernière chance : « Bonsoir, je sais que c'est le 4 Juillet mais je suis Français, je viens de traverser l'Atlantique pour la première fois et s'il vous plaît ne me dites pas que vous n'avez pas un canapé sur lequel je peux dormir quelques heures... ». Le réceptionniste s'était esclaffé et m'avait répondu : « On a toujours une chambre de secours ici à New York, mon gars. Personne ne te le dira parce que c'est pour les cas d'urgence uniquement, mais c'est ok, viens finir ta nuit chez nous. Par contre demain on est aussi complet qu'aujourd'hui et il te faudra trouver un autre hôtel ! »

Le chauffeur de taxi qui m'y conduisait – le pre-

mier hôtel de toute mon existence ! - m'avait demandé d'où je venais. « De France », j'avais répondu.

- Tu connais du monde à New York ?
- Non personne...
- C'est la première fois que tu viens ici ?
- Oui.

L'Amérique défilait derrière les vitres du taxi jaune. Je flottais dans une bulle d'incrédulité sur laquelle se reflétaient des flashes de réalité – les grosses bagnoles, la radio qui anone ses talk-shows nocturnes, les entrepôts laissant place aux maisons de brique à trois étages, le pont de Brooklyn enjambant l'East River. J'y étais, c'était réel. Je voulais déjà être demain matin pour marcher dans ses rues !

J'avais 24 ans. Mon pote François était parti un mois auparavant pour un échange d'étudiants d'un trimestre ou deux à Athens, en Géorgie. J'avais décidé de le rejoindre après avoir visité la cité qui avait donné naissance, dans l'ordre, au mouvement Beat, aux super-héros, au Pop

Rappels historiques : François Mitterrand est président en France, Ronald Reagan aux USA. La vague de libéralisation va bon train. Le SMIC est à 4500 Fr brut environ (approx.1200 Euros). Le fondateur du Front National Jean Marie Le Pen s'expose au grand public en parlant de la Shoah comme d' « un point de détail » et suggère d'expulser les « sidaïques ». L'URSS est toujours considérée comme une menace pour le monde libre alors qu'elle n'a plus que cinq ans d'existence.

Art, au punk rock, au rap. Elle avait offert une seconde vie au graffiti et à moi un passage en première classe à l'âge adulte.

- Je te ramène à l'avion, frangin, direct. Tu vas te faire buter si tu connais pas la ville et qu'il n'y a personne pour te montrer comment t'y comporter.

« Bienvenue à New York City », j'ai pensé...

Après une nuit de quatre heures et un réveil branché sur les actus TV (un reportage sur un cadavre découvert à Central Park), je déambulais enfin dans Greenwich Village. J'avais opté pour le sud de Manhattan plutôt que le centre et j'entamais mon périple sous des augures clémentes. Des calicots Warhol flottaient sur toutes les deux façades du quartier tandis que j'avançais à reculons dans ma propre histoire en arpentant les rues de la mégapole.

(*) - Dans «Taxi Driver» et «New-York 1997» (Scorsese/Carpenter)



Lors de notre deuxième cours d'histoire de l'art, le prof s'était focalisé sur le génie New Yorkais et sa Factory productrice de « 15 minutes de gloire », de lithos de boîtes de conserve Campbell et de triple Elvis. Je somnolais en attendant qu'il évoque le Velvet Underground. Quelques semaines auparavant, je m'étais invité à la cérémonie d'accueil des premières années – j'étais sur une liste d'attente, et comme je ne savais pas s'il y aurait des désistements, j'étais venu pour faire le compte des élèves présents et déduire par moi-même si j'étais mathématiquement accepté ou non dans cet établissement... Assis sagement sur les bancs de l'amphithéâtre, la vingtaine de nouveaux arrivants se voyaient congratulés pour leur entrée dans l'école par l'équipe enseignante au complet. « Afin de faire connaissance, de casser les barrières profs/élèves que vous avez toujours connues, on a décidé de lancer une discussion : vous êtes là pour vous exprimer, nous pour vous écouter. On est des gens de dialogue et on a une mission : vous aider à vous réaliser. Alors voilà on va s'y lancer tout de suite : on vous pose une question, et vous répondez les uns après les autres, et nous commentons. Facile. On y va, tu commences ? »

Le premier petit gars à l'extrémité droite du premier rang émit un timide « oui monsieur » après un « moi ? » automatique, à l'adresse de l'un des profs qui se tenaient, souriants, derrière le bureau qui nous faisait face.

- Qu'est-ce que l'art ?

Le petit gars, pris de court, roulait des yeux paniqués et bredouillait des « heu » et des « ben » devant l'aréopage de pédagogues hilares, dans un silence soudain.

- Ben quoi ? T'as perdu ta langue ? Tu sais pas quoi dire ? T'es là pour trouver la réponse, petit. Allez suivant, je répète, qu'est-ce que l'art.

Le prof s'appelait Neto. Il était Brésilien et se disait architecte.

L'élève suivant bredouilla moins, mais accoucha d'un amalgame d'où émergeaient des statues, des temples, des colonnades, des Romains et des Grecs : il se fit descendre en flammes. L'art c'était la vie, ou bien la vie était art, c'était le genre de question qu'il fallait poser en retour, car « tu crois que les Grecs se baladaient à poil dans les roues (sic) d'Athènes en souvant les grappes de raisin qu'il proménaient devant eux au retour du marché. Allez souvant ! » Je décomptais le nombre d'élèves me protégeant encore du grill sur lequel ils nous passaient les uns après les autres ; je cherchais la formule générique qui m'éviterait le coup de chaud et m'assurerait surtout l'entrée dans une institution du genre de celles qui, pour ce que j'en savais, avaient compté sur leurs banc des gens comme Ray Davis, Mick Jones ou Joe Strummer.

- Allez à toi, là au bout du premier rang !

Moi, donc.

- L'art est la marque de son époque, énonçai-je.
- C'est tout ce que tu as à dire ? me rétorqua Neto.

- Ca me paraît pas idiot, comme définition.
- Alors quoi, la marque de son époque, comme je sais pas moi, oune Cadillac, c'est de l'art ?
- Précisément, je répondis. La '59 avec ses ailerons arrière terminés par des feux en forme de tuyères c'est de l'art et la marque de son époque : on n'a pas vu ça en 1958 et on n'a jamais plus vu ça après 1959...

Neto resta bouche bée. Un autre prof prit le relais, et balança : « l'art n'est pas fait pour la masse mais pour l'élite. Suivant. »

« Et maintenant nous allons parler de Roy Lichtenstein ». Cette petite phrase concluait le chapitre Warhol/Factory, mais ça ne me suffisait pas. Tutoiement de rigueur, donc, je lançais à l'adresse du prof un : « Tu as peut-être oublié un truc ! » (ah, j'avais été effectivement intégré – il y avait eu trois désistements officiels – mais je ne me sentais pas encore accepté).

- Ca m'étonnerait mais vas-y dis moi !
- Le Velvet Underground... heu... Lou Reed.
- C'est quoi, ça, gros malin ?

« Bienvenue à l'Ecole des Beaux-Arts de Gre-



ATHENS, GEORGIE.



noble », pensais-je en regardant du coin de l'œil sous les banderoles Warhol des gars assis sur les marches des perrons boire au goulot de flasques ensachées... « Bon je vais te dire un truc : tu marches au milieu des trottoirs, ok. Pas sur le bord de la chaussée, parce que ça veut dire que tu as peur. Pas trop près des bâtiments non plus, parce que les gens te chopent à l'angle entre deux immeubles et dans les deux cas tu finis plus ou moins vite dépouillé et planté dans une ruelle. »

Ainsi se superposaient les paroles du chauffeur de taxi à ma promenade matinale. Il ne savait pas d'où je venais, ce brave homme, et j'étais tellement ravi d'avoir un océan de distance entre tout ça et moi que je me sentais de toutes façons invincible, ce matin-là.

J'attendais mon pote à la gare Greyhound d'Atlanta désormais vide, après vingt-cinq heures de voyage en autocar. J'étais content d'avoir pu faire quelques photos de New York sans trop passer pour un touriste – une proie donc – et surtout d'avoir respiré cet air qui avait tant inspiré mes héros. Le vendeur d'un magasin de disques d'occase m'avait adoubé, en me confiant « Bon choix mon pote, Syl Sylvain c'est le beat de New York, rien moins. Ton pirate de Clash a été bien enregistré, ici au Bond's. Super concerts, tu sais ? ». J'étais devenu un new-yorkais dénicheur de vinyle pendant un moment... et j'étais ravi.

J'avais vu le film d'Alex Cox 'Straight to Hell' au lendemain de sa première ; Joe Strummer désormais acteur dans ce film en rupture du Clash était en ville, tout comme moi... A la nuit tombante, deux clochards m'avaient apostrophé « Oh jeune tu bois un coup ? ». L'ombre de Jack Kerouac planait sur la rue (j'avais fini par aller à Central Park et vu l'université de Columbia qu'il avait fréquentée quelques jours auparavant); je pris place avec ces vagabonds sur les marches de l'immeuble qu'ils occupaient. Ils m'avaient passé leur bouteille de raide en me demandant d'où je venais (« Ah la France... Paris ! »), un truc que je devais entendre un paquet de fois). Ma première – et seule – gorgée m'avait ravagé immédiatement le tube digestif en enflammant les poumons au passage. Les larmes aux yeux, j'avais tenté de la recracher sous les rires des deux vagabonds en leur rendant leur sachet.

- Ben dis donc, vous buvez quoi en France ?

Je reprenais mon souffle en pensant que si je survivais, les microbes, les bactéries et toutes les saloperies qui s'étaient risquées près du goulot n'étaient plus que nano-particules éparpillées dans cette rue de Manhattan.

- Pas ça, mec, ahanais-je entre deux quintes de toux.

J'avais emmené avec moi un kit de survie comprenant entre autres un paquet de Gitanes sans

filtres.

- Vous voulez une clope, les garçons ?
- Sûr, des cigarettes françaises c'est pas tous les jours...

Donc acte : je leur tendis le paquet, sortis mon briquet et leur donnai du feu, souriant, puis me mis vite à distance : ils recrachèrent avec un bel ensemble poumons et première bouffée en s'explorant de rire !

- Putain ça c'est -quinte de toux - de la clope –
quinte de toux – mon gars...
- Haha vous fumez quoi en Amérique ?

Un à un, balle au centre : les gars étaient des anciens du Viet-Nam et moi un ancien étudiant ; eux vivaient dans la rue et moi, je voulais la voir. J'imagine que ça nous faisait un point commun et que ça a facilité la discussion alors que les réverbères illuminaient le trottoir.

Une légère impression de déjà-vu m'accompagnait au fil des rues et des couloirs de métro : la ville m'était devenue presque familière au bout d'une dizaine de jours et j'avais succombé à l'appel de la route : quitter la Grosse Pomme en car, passer à Washington et voir, au loin, le Capitole puis disparaître progressivement les concentrations urbaines au profit des campagnes, des bois, des vallons. Je discutais avec ma voisine, une aimable vieille dame qui m'offrait des bons Life Savers (« Vous avez une histoire, vous là-

bas en France, des châteaux... nous on n'a rien ici ! »), avec les routiers sur les aires de pause (« Ah en Europe, vous roulez avec des Volvo et des Renault, pas des dinosaures comme chez nous, ces vieux Peterbilt sans turbo ») ... Je me mouvais à la surface de ce pays étrange, auto-suffisant : tout ou presque était fabriqué ici. Les véhicules, pour la plupart, les trains, les outils, les produits d'alimentation, les vêtements. Je me sentais libre. C'était formidable.

Mais bref, mon pote finit par arriver, claudiquant dans le contre-jour de la double porte d'entrée !

- Alors, ça y est, te voilà ? me dit-il en me serrant dans ses bras. C'est dur ici, t'imagines pas.
- Comment ça c'est dur ?
- Ils sont tous tarés ! Ils ont des pick-ups avec des racks de flingues accrochés à la vitre arrière. Ils sont racistes... tiens écoute, la semaine dernière c'était l'anniversaire de la mort de Martin Luther King et dans les news j'ai vu qu'il y avait un Noir qui avait été pendu... Ils sont tous gros, et j'ai failli me faire démonter par le capitaine de l'équipe de foot de la fac parce que j'avais fait la bise à sa copine – un truc qu'on fait pas ici. Je te raconterai !
- J'ai bien fait de venir, on dirait ?
- Ça c'est sûr. Et t'as pas tout vu, attends de mater ma caisse.
- Tu as fait ce que tu as dit ?
- J'ai pas perdu une minute : j'ai acheté la plus

grosse chignole que j'ai pu trouver dès que je suis arrivé, une Pontiac Granville '73 avec un V8 455 !

- Allez viens, on s'arrache et on va boire un coup, j'ai trop soif. C'est loin chez toi ?
- Nan, une heure... On s'arrête avant si tu y tiens ! C'était comment New-York ?

La Pontiac nous attendait sur un parking attendant et me murmurait : fin des interminables marches à pied mon Laurent, à vous la route dans le réconfortant ronronnement de mon huit cylindres ! J'avais peu dormi dans l'inconfortable Greyhound, et le fauteuil de la grosse berline m'invitait au sommeil, d'autant qu'il faisait une chaleur infernale. Je n'avais qu'une envie, me retrouver avec mon pote dans un troquet autour d'un Coca. Télépathie ?

- C'est ici qu'ils le font tu savais ? Il y a des distributeurs partout, avec plein de parfums différents et ça coûte que dalle !
- Ouais ben si ça te dérange pas, on s'arrête au bar, là, au bord de la route plutôt que de se payer une canette à un distributeur.

On était sortis d'Atlanta et je ne m'en étais même pas aperçu !

- T'es barge, regarde.

Une vitrine avec des néons Budweiser, Coors. Des pick-ups garés devant.

Pop Culture : R.E.M s'est formé à Athens en 1979 (de meme que les B 52's). Dans le numéro 20 de 'Love and Rockets', le dessinateur californien Jaime Hernandez fait mention de la chanson 'Oh Bondage Up Yours', d'X Ray Specs (un lien direct avec le punk rock anglais dix ans après sa naissance), La marque Harley Davidson regagne en popularité depuis la sortie de son moteur 'Evolution' en aluminium sorti en 1984. L'essence est à 1,20 Fr/litre aux USA et 4,60 en France.

- Regarde les camionnettes, je te dis.

Des racks de fusils, accrochés derrière le siège, en effet.

- On s'en fout, viens, on va boire un coup.

Je n'avais quasiment pas bu depuis plus de 24 heures, je réalisai !

Il gara la voiture devant la porte et nous franchîmes les quelques mètres qui nous séparaient de l'entrée au ralenti, moi fatigué, François pas tellement motivé. Je poussai la porte et jetai un coup d'œil à l'intérieur : une pièce relativement sombre, plutôt fraîche, avec un comptoir en zinc, tout en long. Deux clients discutant avec le patron à l'extrémité, derrière la vitrine et les néons Coors, des casquettes Ford ou John Deere vissées sur leur crâne, la bedaine débordant de leur ceinture.

Je lançai à mon pote « Vas-y commande » tandis que nous prenions place sur des tabourets chromés. Il me murmura « Ça craint » et lâcha un magique « Two Coca-Colas please » à l'adresse du taulier – un baraqué bourru qui visiblement n'avait pas l'oreille musicale.

Transcription :

- What ? (aboiement)
- Tou cocacolâze plize (accent provençal)

Rappels historiques : Ronald Reagan déclare à son homologue russe, Mikael Gorbatchev, qu'il serait temps d'abattre le « mur de Berlin » (qui divise alors la ville en une enclave atlantiste et le monde communiste).

Mitterrand (parti Socialiste) entame sa première cohabitation avec un gouvernement de droite : Jacques Chirac (RPR, devenu LR) est alors son premier ministre.

Arrêt sur image :

trois têtes de rednecks qui nous fixent, pas tellement amicalement.

Reprise, en temps réel :

- Fais quelque chose putain, me souffla François.
- Two Cokes, je dis (accent assimilé depuis des années à écouter du rock, à lire les paroles des chansons et à chanter par dessus).
Énorme éclat de rire, là-bas au fond de la pièce, par-dessus le comptoir.

Arrêt sur image #2 :

trois rednecks pliés de rire se répétant toucocalazeplize, tandis que le patron sort deux cannettes d'un frigo dissimulé sous le comptoir...

Reprise #2 :

... et nous les propulsa sur le zinc – zzzzzzzz – et je les arrêtai, comme dans un film – clac ! - en les réceptionnant dans le creux de la main.
- Hahaha where you guys from ?
- Vas-y toi, réponds, me glissa mon pote, pas encore rassuré.
- France, je dis.

Les éclats de rire redoublèrent.

- Haha France. Good fuckers over there, right ?

Commentaire et gestuelle comprise. « Ah le langage des corps... » pensais-je en levant métaphoriquement les yeux au ciel.

- Je t'ai dit, putain, ils sont tarés dans ce patelin...

« Bienvenue en Géorgie ».

Le Coca y était bien frais, rien à redire.

Nous avons fini par prendre la route quelque jours après mon arrivée pour s'extraire du racisme rampant qui balisait nos journées : séances de ciné et magasins réservés au Blancs, répartition par couleur de peau des étages de la cité universitaire, entre autres cloisonnements, orchestraient notre quotidien. Aux commandes des deux tonnes d'acier de la Pontiac, j'arborais fièrement mon T-shirt de Run DMC. La grosse berline avalait les kilomètres avec la même régularité qu'elle engloutissait des hectolitres de Super : ce modèle '73 se moquait de la crise du pétrole depuis sa naissance et célébrait à notre attention la suprématie planétaire du V8 sur tout autre motorisation en glissant comme un rêve automobile sur la bande d'asphalte qui ne s'arrêterait qu'à l'océan.

L'air conditionné à fond, nous taillions la route à travers la forêt géorgienne, en écoutant le Gun Club, plutôt de circonstance vu que chaque

SAVANAH, GEORGIE.

pick-up doublé trimballait sur sa vitre arrière la déclin(i)aison de l'abécédaire de l'armurier amateur : de 'a' comme 'assault rifle' jusqu'à 'z' comme 'z-ray gun'...

- Ou comme série Z, s'écria soudain mon pote...
« Massacre à la tronçonneuse », ça a pas été tourné en Géorgie ?

- Non, c'était au Texas ! (Facile, le titre d'origine étant « The Texas Chainsaw Massacre »)

- Alors c'était « Délivrance » !

- Ah tu as peut-être raison !

- Ouais ben si on entend un mec jouer du banjo, on s'arrête pas, d'accord ?

- Haha oui, mais je crois bien qu'on devrait faire le plein à la prochaine station parce que sinon on va se retrouver en rade dans la forêt et la nuit tombe.

- Putain, t'entends pas des bruits de tronçonneuses ?

- Haha allez arrête !

On s'était restaurés à midi dans un établissement qui avait résisté au passage des décennies, un burger joint à la vitrine propre et au mobilier mixant formica et chrome dans une pénombre rafraîchie par de gros ventilateurs brassant l'air épais du Sud. François avait enjolivé sa collection de procès-verbaux américains en garant la Pontiac devant un parcètre dans lequel il ne versait jamais un cent, arguant que de toutes façons il rentrerait en France avant qu'il ne soit



sollicité et qu'il n'était pas question qu'il paie – et par extension que nous payions – des impôts à des municipalités racistes.

Un silence pour le coup glacial nous avait accueilli dès que nous fûmes entrés dans le restaurant. La clientèle, un petit groupe assis au fond de la salle autour d'une table, ne levait pas les yeux vers nous et il n'y avait personne à la caisse... Je glissais à François :

- Allez vas-y, demande deux Cocas.
- T'es con !

Je me tournais vers le fond de la salle, et demandai :

- Bonjour ! Est-ce possible de manger un morceau et boire un Coca s'il vous plaît ?

La serveuse se détacha du groupe et vint à notre rencontre, lentement.

- Vous voulez vraiment manger ici ?

Nous nous dévisageâmes rapidement et François dit :

- Oui madame, si c'est possible.

Elle nous adressa un léger sourire :

- Vous n'êtes pas d'ici messieurs ?
- Non, en effet. On est touristes... on vient de

France.

Elle nous sourit franchement cette fois et enchaîna :

- Pas de problème, installez-vous où vous voulez et je vous amène la carte.

L'air s'était soudain éclairci, les conversations avaient repris et nous nous étions installés à quelques tables des autres convives.

- T'as vu, ils sont tous Noirs, me dit François.

- Ouais, j'ai vu... C'est pour ça qu'ils n'étaient pas à l'aise quand on est entrés. Tu sais hier soir, quand je suis descendu chercher des sodas, il n'y avait que des Noirs dans le hall de notre résidence.

- Ah oui, il y a des heures comme ça. C'est une règle tacite, il n'y a rien d'écrit... Je t'en ai raconté quelques-unes, mais celle-là j'ai oublié. Alors ?

- Quand je me suis approché du distributeur, c'était le même silence qu'à l'instant. Comme je mettais des sous dans le monnayeur, un gars s'est approché derrière moi pour me demander si j'aimais bien le rap, ou un truc vague du genre. - C'est ton T-Shirt de Run DMC, ça. Il est cool d'ailleurs, surtout le dos : les dates de tournée sous la banderole 'We Fuck The Law From State To State', ça claqué bien !

- Mouais peut-être mais c'est pas ça qui compte. J'ai pas eu le temps de répondre oui qu'il y avait dix personnes autour de moi pour me demander

où je l'avais eu, mon T-Shirt.

- Au concert à Paris il y a deux mois, c'est ça ?
- Tout à fait. Du coup quand j'ai dit que j'étais français, ils m'ont bombardé de questions : tu viens de Paris – non Grenoble – les J.O de '68 pas vrai ? - et ton pote c'est celui qui a la vieille Pontiac – c'est ça, et il est de Montpellier, lui – ah d'accord, au bord de la Méditerranée – etc, etc.
- C'est pour ça que t'es pas remonté tout de suite, alors.

- Oui c'est ça. Super gentils, tous. Ils m'ont demandé comment j'appréciais la Géorgie, et du coup je leur ai dit que c'était cool, le Coca pas cher, l'essence donnée ou presque, les paysages de film seventies etc. mais que c'était super difficile pour moi et pour nous deux de subir ces conneries racistes à longueur de temps.

- On est juste de passage, nous, mais pas eux...
- T'as raison. Tu sais ce qu'ils m'ont dit : on étudie, ça va changer, tu verras dans quelques années.
- Ils sont courageux ces mecs, je trouve.
- Ouais. En tous cas, c'est les premiers avec qui j'ai pu échanger, même brièvement.

- C'est parce que tu t'es pointé dans une heure où le hall était en quelque sorte réservé aux Noirs. Coup de bol... Dans la journée, au milieu des autres étudiants, majoritairement blancs tu as vu, ça ne serait pas arrivé je crois. Mais bon, tu avais ton T Shirt de rap, ça doit aider. Moi j'ai un T Shirt des Stray Cats, personne ne m'a calculé pour ça...

- Non toi tu fais la bise à la pom-pom girl en chef

et le gros capitaine de l'équipe de foot veut te mettre sur la gueule, du coup !

- Haha, tu sais pas quoi, ses fachos de copains l'ont calmé en lui disant que j'étais pas d'ici, il n'y avait qu'à voir ma bagnole de nègre...

- Mais non !!!

- Si ! Mais attends : je les ai tous scotchés en leur disant que chez moi on pouvait rouler à 130 sur l'autoroute et que j'avais une 205 Diesel à la maison. Ça les a tués : quoi un diesel, putain trop classe ! Ah mec, tu assures, en fait...

- A quoi ça tient, hein ?

- Ouais... cela dit, il y a une station pas loin, on devrait s'arrêter !

Le plein fait, notre grosse baleine d'acier se reposait de la route près des pompes à essence et nous sur des fauteuils de plastique disposés autour d'une table de formica, derrière la vitrine de la station-service. Le caissier n'avait pas accepté nos travelers' checks ou nos cartes Visa, et nous avait proposé de lui remettre nos passeports puis d'attendre le matin afin d'aller dans une banque en ville retirer du liquide pour lui régler notre dû. Au bout de deux hot-dogs à crédit, je dis à mon pote :

- Tirons-nous d'ici, allons rouler un peu...

- T'es sûr ?

- Oui ! On voit un peu où on est, et puis quand on est fatigués, on se gare quelque part et on dort

dans la caisse. C'est mieux que de passer la nuit dans ce bouclard, qu'est-ce que tu en dis ?

- D'accord. Ça me soule de rester là de toutes façons.

On fit part de notre plan au caissier qui nous rétorqua : « Allez où vous voulez, de toutes façons je garde vos passeports jusqu'à ce que vous veniez payer ! ».

La Pontiac repartit nous promener dans les rues endormies d'une bourgade se découvrant sans charme au fil de croisements à angles droits d'artères silencieuses. Tout le monde était assoupi, même les autos... Après une heure de cruising solitaire, un parking de supermarché finit par nous inviter à la somnolence à notre tour : « On va s'arrêter là dormir un peu, tu crois pas ? ».

- Ouais. Tu crois qu'on retrouvera la station-service facilement ?

- Mais oui t'inquiètes pas. Pour le moment faut qu'on dorme, on est cuits.

- T'as raison.

Comme je conduisais, je gardai la banquette avant et François prit celle de l'arrière. Je garai la voiture devant le bâtiment en question, coupai le contact et m'endormis presque instantanément.

Le soleil du petit matin tapait déjà fort sur le pare-brise lorsque j'abandonnais les deux pensées qui parasitaient mon sommeil : « Il manque dix centimètres pour pouvoir m'allonger complètement » et « je baigne dans ma sueur ». J'ouvris un œil sur un ciel imparablement bleu à l'arrière-plan

d'un tableau de bord de Pontiac et j'émergeais quelque part aux USA, l'esprit en éveil mais le corps réclamant d'urgence une douche. Je jetai un coup d'œil vers mon pote par-dessus le dossier. Il était encore dans l'ombre et dormait du sommeil du juste.

Par-delà la vitre arrière, une grappe de Noirs dépenaillés était assise sous l'arcade du supermarché toujours fermé, à la main des bouteilles dissimulées dans des sacs de papier kraft. Je laissais échapper un « Je crois qu'il est temps d'y aller » et passai la main par-dessus la banquette pour réveiller François.

Tel un diabolin échevelé surgissant de sa boîte, il se redressa d'un bond en balbutiant « Hein ? Quoi ? » ... tandis qu'une voiture de patrouille pénétrait sur le parking et s'arrêtait derrière la Pontiac, nous interdisant toute manœuvre éventuelle.

Sirène. Haut-parleur : « Veuillez descendre du véhicule, lentement, puis poser vos mains sur le toit et ne plus bouger ! »

- Heu... Salut François ! Bien dormi ?

- Putain c'est quoi ?

- C'est les flics... On doit sortir de la bagnole et poser les mains sur le toit.

- Tu parles d'un réveil !

Nous sortîmes donc du véhicule, sous le soleil de Georgie, à sept mille kilomètres de la maison, tandis qu'un officier de police de la ville de Savannah sortait de la sienne et s'approchait de nous.

Consciencieusement plaqué contre le flanc de la Granville, je pensais à mon T-Shirt super cool indiquant blanc sur noir que, traduction oblige, je revendiquais « niquer la loi d'état en état ». Khar-ma...

Une matraque posée bien en vue entre nous. Une rapide fouille au corps. Le flic, un bonhomme trapu, les cheveux coupés en brosse, des tatouages sur les avant-bras nous fit monter dans sa voiture de patrouille pour dresser nos portraits robots, prendre nos empreintes digitales et écouter notre histoire de sans-papiers provisoires...

- Je devrais vous coller en prison, les gars. C'est interdit de dormir dans une voiture sur un parking mais visiblement, comme vous êtes pas d'ici, je vous explique pourquoi. Les gars qui picolaient tout à l'heure, là-bas, ils ne vous auraient pas laissé une seule chance de sortir du parking vivants.

Silence.

- Et en plus vous n'avez pas de papiers, donc une deuxième raison de vous mettre à l'ombre.

Je remarquais son nom, épinglé sur sa chemise : Dauphine. Je m'exclamais :

- Vous avez des ancêtres français ?

- Ouais, peut-être.

- Si, j'en suis sûr... Dauphiné, c'est la région d'où je viens, près de la Suisse et de l'Italie.

- Ah ouais ?

- Tout à fait.

- Ha...

Silence, encore.

- Bon les gars, je vais pas gâcher vos vacances, alors je laisse partir celui qui a un T-shirt avec un chat. Toi, avec ton T-shirt d'abruti, tu viens avec moi devant la voiture.

Exécution.

Une fois dehors, il lança à François :

- Tu as un appareil photo ? Sors-le et reviens par là.

Pendant ce temps, il m'attrapa les poignets et me passa les menottes, puis nous installa côte à côte devant la calandre de sa Ford de service.

- Prends une photo de ton pote, ça vous fera un souvenir de Savannah, Géorgie.

Il m'ôta les poucettes tout de suite après le cliché et ajouta, pince sans rire :

- Foutez moi le camp tous les deux, et ne remettez plus jamais les pieds dans cette ville, compris ?



DSM #1

ISERE, FRANCE, 1985 - 2014

Rentrer en France, c'est toujours un peu rentrer à DSM. Pour expliquer l'acronyme, je dois faire une légère entorse à la chronologie, doublée d'un running gag entre mon fils aîné et moi (il a aujourd'hui l'âge que j'avais au chapitre précédent !). On l'a trouvé un jour d'hiver dauphinois - gris, bas, froid, humide et infiniment long : les patelins par ici s'appellent souvent St Machin de St Truc ou Bidule sur Machinchose et on en est venus à évoquer LE coin dauphinois à en mourir (pour le coup), puis on lui a donné un nom générique : Désespoir Sur Mort. C'est du second degré mais le condensé en images ne l'est en rien. Ceci posé, un léger retour à l'époque 'Beaux-Arts', pour mieux planter le décor :

J'avais quitté les Beaux-Arts, c'est un fait. J'étais parti avec un diplôme sanctionnant les deux premières années passées dans l'établissement, soit un « diplôme d'initiation plastique » comme il s'appelait, mais soyons précis : j'avais été viré.

J'avais été appelé dans le bureau de la directrice un jour ou deux avant la remise des dossiers qui devaient passer en commission, celle-ci décidant de l'attribution des diplômes et, conséquemment, du passage en deuxième cycle.

Elle m'avait expliqué en quelques mots concis qu'elle (tout comme l'équipe enseignante), avait un problème avec moi. Ce à quoi j'avais rétorqué qu'en l'occurrence c'était probablement le même que j'avais avec eux tous, mais qu'il y avait des nuances qu'elle ne percevait peut-être pas. Evocations :

On bénéficiait d'une demi-journée hebdoma-

naire 'sujets libres', une bulle d'air calée entre le cours de Volume (« Ici on ne dit pas 'sculpture', et nous allons travailler sur la matière qui autorise le plus de liberté : l'eau ! ») et celui d'Histoire de l'Art (Warhol sans le Velvet Underground, voir plus avant). J'aimais beaucoup dessiner malgré les sessions de Modèle Vivant où de vieilles hippies fripées se trémoussaient à poil sur d'insupportables rythmes afro-cubains, et je m'acharnais à essayer de peindre malgré les cours nous enjoignant d'étaler des décilitres d'enduit mural à grands coups de balai sur des mètres carrés de papier kraft (« Fixez le mouvement ! »). Bref, lors des matinées 'sujets libres', on était tous face à des chevalets individuels à crayonner ou colorer des feuilles Canson A3 aimablement fournies par l'école. Un matin, un petit bonhomme poussa la porte de notre local et se présenta comme Asmodée Farrada « professeur de critique » :

Rappels historiques : 1985 : la culture cesse d'être confinée dans un espace borné par l'académisme : le ministre Jack Lang oeuvre pour l'ouverture de l'expression artistique au grand public depuis sa nomination en '81. 1986 : Grenoble accueille Kacimi, peintre muraliste marocain. Lang et Carignon (maire RPR) inaugurent sa fresque. Le garde du corps du maire est le président du chapitre local des Hell's Angels .

- Vous comprenez, la critique c'est ce que vous allez devoir affronter dans la voie que vous avez choisie alors mon job, c'est de vous critiquer.

Il se dirigea après un long regard circulaire sur la classe vers Claire – une jolie fille tellement timide qu'elle rendait timides tous les mecs de la promotion. Grande, brune aux yeux bleu pâle, elle était en train d'agencer une composition délicate mêlant dessin et dentelle.

- C'est quoi ce truc de pucelle, là ?

J'arrêtais de m'acharner sur la Mercury '49 que je comptais coller dans un terrain vague, avec des gratte-ciels à l'arrière-plan.

- T'as jamais tâté de la bite, toi, ça se voit.

Toute la salle s'était figée, les yeux tournés vers



Claire et notre tout nouveau pédagogue. La pauvre fille se décomposait tandis qu'il continuait sur sa lancée, d'une voix de stentor :

- Tu crois que tu vas arriver à quelque chose avec ça, dis-moi ?
- Et toi tu crois que tu vas arriver à quoi avec tes conneries ? s'exclama une voix depuis le fond de la salle (la mienne). Viens voir par là si j'ai jamais tâté de la bite, ajouta-t-elle.
- Quoi ? Tu sais à qui tu parles, toi ?
- Ouais : à un mec qui a un titre et qui en profite. Alors je vais te dire un truc avant que ça dégénère : ici tu fais le cadavre parce que tu crois que tu le peux. Mais passé la porte principale t'es personne et pas de bol : tu es chez moi. Tu t'en souviendras ? Maintenant je te le redis, viens ici exercer ta critique.
- Ça va pas se passer comme ça, je vais en référer à la direction, nous (me ?) balança Asmodée Farrada avant de se transformer en courant d'air... et de claquer la dite porte derrière lui !

Je n'ai pas souvenir de l'avoir revu au cours de l'année, et j'ai fini la Mercury que je comptais présenter à l'examen, histoire de voir si un Kustom de la bonne époque n'était pas de l'art....

C'était un peu ça, l'école des Beaux-Arts de la ville de Grenoble. Mais pas que : on avait aussi des cours de photo tous les mercredi. Monsieur Levesque, le prof, nous avait présenté son sujet en ces termes :

- La photo, ça consiste en un appareil qui peut prendre jusqu'à 36 vues et vous qui décidez de ces vues, justement. Alors voilà : vous trouvez un sujet, vous tournez autour et vous déclenchez chaque fois que vous voyez quelque chose dont vous pensez qu'il est intéressant, utile, justifié de le figer sur la pellicole ; à un moment, vous allez savoir juste avant d'appuyer sur le bouton que c'est ça que vous vouliez. Ce sentiment ténu va s'accrocher à vous et vous allez comprendre pourquoi vous avez tourné autour de ce sujet pendant un moment, photo après photo. C'est cette vue que vous avez fini par vouloir, et en résumé, si vous faites une bonne photo sur 36, vous êtes bons. Si vous en faites deux, alors là vous pouvez espérer avoir de l'avenir dans ce truc-là. La technique, vous vous en embarraserez après. Ça sera toujours temps.

Il nous avait donné à chacun un rouleau Ilford de 36 poses et un petit appareil reflex Fujiica entièrement manuel puis nous avait enjoins de partir cramer de la pellicule, ou d'affûter

notre regard suivant comme on avait compris son discours. Trois heures plus tard, on était tous revenus et il nous apprenait à développer nos films, puis à faire des planches contact et enfin tirer une de nos photos. Celle que j'avais sélectionnée (*) m'avait valu un commentaire de sa part du genre « il y a quelque chose, là », et l'attribution du seul Nikon F2 de l'institution. « Tu vas voir, avec ça, c'est pas la même chose » avait-il ajouté. De fait, tous les Mercredi, si je n'étais pas parti en prises de vues, j'étais collé au labo de 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Je croisais Levesque de temps en temps. Il commentait mes tirages, m'expliquait la profondeur de champ, m'indiquait les subtilités du développement et les pellicules poussées...

Mais la directrice me pressait de lui dire ce que je faisais en dehors de l'école :

- Je bosse la nuit dans un internat pour payer mes études la journée et je partage mon temps libre entre ma copine et mon groupe.
- Qu'est-ce que tu cherchais ici, Laurent ? A part t'engueuler avec notamment tes professeurs de Volume et de Critique ?
- Je voulais apprendre à peindre, à utiliser la couleur, principalement. (Je voulais rencontrer des esprits frères, surtout.)

(*) - voir page 23 !

- On s'est loupés, toi et nous, hein ?
- Plutôt, oui... à part avec Levesque.
- C'est vrai. Il m'a dit que tu étais intéressé, intéressant aussi. Ça m'a surpris, je t'avoue. Mais ça suffit pas : on va pas te garder, Laurent. On ne veut plus de toi, on ne veut plus de tes critiques et de ton esprit frondeur. On a décidé ça ensemble, et on ne veut même pas te voir à l'examen final.
- Quoi ?
- Ce n'est pas la peine de te présenter. Tu ne reviens plus jamais dans cet établissement à partir d'aujourd'hui, mais comme on n'est pas des monstres et que je ne veux pas te savoir parti avec rien dans les mains, rien dans les poches, je vais te donner ton diplôme et te conseiller d'aller continuer tes études ailleurs.

J'étais interloqué. Alors comme ça on pouvait avoir un diplôme sans validation effective ? Juste un arrangement entre des décideurs, sans que je n'aie rien à montrer ni à défendre ?

C'étaient quoi, ces études ? Une farce ? « Le monde est une tragédie pour ceux qui pensent et une comédie pour ceux qui ressentent », une vieille maxime lue dans *Métal Hurlant* quand j'étais petit (« La Bande Dessinée, c'est pas de l'art, tu plaisantes ? ») accompagna la désagréable impression d'être frappé soudain du sceau de l'illégitimité. Je

pris donc la feuille de papier qui m'était tendue puis je quittai son bureau, son école, et tous les gens qui la peuplaient. Je retournai immédiatement sans un au-revoir ni un regard en arrière là où je n'étais pas vraiment chez moi, contrairement à ce que j'avais affirmé à ce crétin de Farrada : à la rue. L'endroit où tu apprends vite que des regards croisés une seconde de trop te valent d'être collé contre un mur une lame de cutter sous la gorge... ou une matraque contre la tempe. « You should get to know your town just like I know mine » (Joe Strummer, The Clash, dans la chanson 'City of the Dead', un des titres qui m'avaient guidés dans ma découverte de la vie dans les cités.).

J'étais dépossédé de toute envie d'expression picturale, je n'avais rien appris des subtilités de la peinture à l'acrylique – si ce n'est qu'elle existait – mais j'avais vu des choses dans un petit cadre rectangulaire, format 4x3. Je savais que je savais pouvoir les apprivoiser ; en revanche, je n'imaginai en rien tout le temps que nous allions passer ensemble, ce cadre et moi. Une vie, en fait !

Elle a commencé à prendre forme dans cette école, avec l'obtention du seul F2, puis à New York avec quelques clichés osés et deux évidences fixées sur celluloïd – je raccroche ici à

ma chronologie anarchique - : 'End the Joke, Die For Your Art' et 'Measure of Disorder'.



Rappels historiques : 1925 : Grenoble héberge « L'exposition internationale de la Houille Blanche ». La fée Electricité sort de sa chrysalide grâce aux turbines et génératrices installées sur tous les cours d'eau dévalant des Alpes alentours et traversant la vallée. L'industrie (papier, chimie, aciérie) se développe d'une façon exponentielle. 1940 : l'usine chimique de Jarrie (périphérie grenobloise) fabrique

(sous le secret) du Zyklon B à l'attention de l'occupant et de ses chambres à gaz. (Pendant la première guerre mondiale, l'usine Keller et Leleux à Livet Gavet fabriquait quant à elle des obus). 1968 : les Jeux Olympiques d'Hiver transforment la périphérie en une hérésie architecturale préfigurant les « zones de non-droit » contemporaines. 1980's : certains quartiers reçoivent toujours du courant en 110

volts. Le taux de criminalité local est (supposément) le second du pays et sa pollution atmosphérique est équivalente à celle de Mexico ou d'Athènes. La catastrophe nucléaire de Chernobyl n'arrange rien, les émanations toxiques restant prisonnières de la cuvette plus longtemps qu'ailleurs sur le territoire. (Rien d'officiel, le 'nuage toxique' s'étant arrêté à la frontière !).



ARABIE SAOUDITE

JEDDAH, 1992

J'étais assis sur le toit de mon petit immeuble, à regarder passer les avions de ligne sous des étoiles qui, dans la nuit du désert saoudien, me semblaient à la fois incroyablement scintillantes et infiniment lointaines. Je jouais 'Rock The Casbah' sur la copie de Gibson Les Paul que m'avait prêté mon frère.

Mon diplôme des Beaux-Arts m'avait permis d'entre-ouvrir la porte de la seule société de production vidéo numérique que comptait l'Hexagone hors son arrogante capitale, Ace Video, sise à DSM. Je m'y étais formé au métier récent d'infographiste (néologisme pré-vingt-et-unième siècle ainsi décrypté : opérateur d'un système informatique produisant des images de synthèse, des animations 2D et des effets spéciaux appliqués à la vidéo professionnelle) sur un équipement fabriqué dans la 'Silicon Valley Française' (lire : le techno-parc de DSM) par la société Fleax-G. J'avais appris et quasiment maîtrisé la chaîne de production de films vidéo en m'entêtant à venir au petit matin aider la femme de ménage : en échange de croissants qu'elle amenait contre mon aide pour sortir les poubelles, j'avais un accès quotidien au Graal numérique. De cinq heures à neuf heures, je disposais d'une palette graphique Fleax-G, d'une salle de montage, de magnétoscopes et de caméras ainsi que d'une machine à café gratuit qui trônait à l'accueil. Je roulais sans assurance dans une innocente 4 CV que les

flics ne pouvaient s'empêcher d'arrêter (« Elle est de quelle année, ta voiture ? » - « De '54, m'sieu » - « Prends-en bien soin, elle est magnifique. Bonne route ! » - « Oui, merci. Bonne journée à vous ! »), je payais un loyer ridicule un mois sur deux, je mangeais les fruits de mon verger et des pizzas quand je m'incrustais sur un tournage...

Dans un sursaut de confiance en moi, j'avais fini par aller à la rencontre des têtes pensantes de la société pourvoyeuse en équipement hi-tech à vocation graphique : je fus enchanté d'apprendre qu'ils avaient « entendu parler de moi » !

- En bien j'espère ?

- Haha oui tout à fait. Et au fait, magnifique ta 4 CV ! Tu parles anglais ? Tu nous laisses une bande démo ? On pourra peut-être collaborer un de ces jours ...

Au terme de longs mois d'apprentissage (et de disette), j'avais quitté ma ferme jolies (lire : quasi-squatt) pour la Mer Rouge et les rigueurs de l'hiver pour la fêrue caniculaire de

Rappels historiques : le 26 Décembre 1991, l'URSS cesse d'exister. 1992 : le traité de Maastricht, ratifié par les 12 pays de la CEE donne naissance à l'Union Européenne. Le chômage touche alors 10% de la population active française. Le programme « Réforme et ouverture » en Chine concilie avec succès régime dictatorial et principes capitalistes. Le concept de 'Développement durable' donne lieu à la 1ère conférence orientée 'environnement' des Nations Unies, le Sommet de la Terre, à Rio en Juin.

la capitale d'été du royaume d'Arabie Saoudite, Jeddah. Ce n'était en rien un choix : c'était l'opportunité d'étoffer mon portefeuille-clients et de renflouer mon compte en banque, (lire encore : avoir un premier vrai client et manger à ma faim). Jean Brice, le directeur commercial de Fleax-G m'avait mis en relation avec Shareef Sulaiman, propriétaire d'une structure de production vidéo locale en me glissant « si tu acceptes d'aller là-bas trois mois, non seulement tu fais tes preuves à nos yeux, mais on saura t'en être gré. Shareef est notre distributeur au Moyen-Orient, donc tu l'aides dans la mesure du possible et bien sûr tu veilles à ce qu'il ne distribue pas non plus la concurrence ; tu me fais signe si c'est le cas à ton retour... D'accord ? Un dernier truc : je te mets en relation avec lui, mais c'est à titre officieux. C'est Shareef qui t'emploie, qui te fait les papiers etc. Officiellement, on n'a rien à voir avec cette tractation... »

J'avais fini par débarquer à Jeddah avec la guitare que m'avait remis mon frère, ainsi que la garantie que si je ne lui donnais pas



de nouvelles pendant plus de deux semaines, il agirait. Avant de partir, je lui avait glissé avec les coordonnées téléphoniques de Shareef : « Il paraît que ça craint, ce pays... Tu inventes n'importe quel prétexte pour que je rentre ! Je ne veux pas savoir ce que trouveras, il faut juste que ça soit énorme, incontournable et que ça m'oblige à revenir. Je te fais confiance, tu sauras mettre la pression, si jamais il y a besoin ! ».

Plusieurs semaines après mon arrivée, je jouais une chanson du Clash sous les étoiles et je pleurais en regardant passer les avions : je venais de réaliser que j'étais prisonnier en Arabie Saoudite.

Mon coloc' s'appelait Lee J. et avait débarqué de Californie un mois avant moi pour officier au poste de graphiste 3 D. Il m'avait obligeamment présenté à Anton Wood, un ancien des forces spéciales anglaises installé à Jeddah depuis une dizaine d'années – un clone de Sean Connery que je surnommais King Lear parce qu'il parlait un anglais shakespearien difficile à déchiffrer. Il n'était pas avare du whisky de contrebande qu'il fabriquait lui-même. Lee, lui, n'était pas avare d'anecdotes et somme toute, les premières semaines

s'étaient révélées plutôt agréables à vivre, malgré une charge de travail conséquente et des règles sociales pour le moins exotiques. Durant mes rares moments perdus, je déambulais dans les rues tortueuses de la ville originelle, à l'ombre de ses bâtiments de pisé. J'essayais de comprendre comment cet humble village de pêcheurs originel avait pu accoucher de la débauche architecturale qui désormais s'étalait tout autour, le long de la mer. Parfois, je prenais la petite Nissan du bureau pour rouler le long de la côte en écoutant de la musique sur son radio-cassette, seule activité possible en dehors du shopping autorisé entre les heures de prière. Cette ville était un gigantesque supermarché du luxe, un déballage permanent de ce que la modernité produisait de plus clinquant : des gratte-ciels aux vitres réfléchissant le cruel azur du désert, des Ferraris, Lamborghinis, Mercedes et Rolls aux pare-brises teintés qui masquaient les visages des occupants... Il n'y avait aucune femme dans les rues ou sur les couvertures des magazines et des CDs que la sévère censure des Muttawas (gardiens du culte) autorisait à la vente.

J'avais trouvé une cassette de Social Distortion dans un de ces grands magasins qui parsemaient la périphérie de la ville. Le titre, 'Somewhere Between Heaven and Hell' me

paraissait de circonstance, tout autant que la photo d'un guitariste bondissant ornant la pochette, sa Gibson Les Paul crachant un power-chord droit au ciel. Le coude à la portière, je cruais dans les rues de Jeddah au son de ma nouvelle acquisition, en essayant de faire vibrer les rétroviseurs – le seuil décent pour écouter de la musique en voiture, à mon sens – mais les haut-parleurs peinaient à la tâche. Arrêté à un feu, je réfléchissais au devenir du punk rock (et du mien !) lorsqu'un énorme 4x4 Chevrolet se gara à côté de moi dans un crissement de freins.

Comme je tournai la tête du côté de la masse de métal qui me cachait le littoral, la vitre du passager s'abaissa. Elle découvrit le visage grimaçant d'un Arabe enturbanné qui aboyait dans sa langue des invectives que je me supposais destinées.

Souriant, je lui dis, en français ou en anglais, que je ne comprenais rien à ce qu'il voulait, en levant mes paumes – le geste probablement international qui signifiait qu'effectivement je captais que dalle.

Visiblement en colère, il se mit à hurler et à me faire un signe de la main, quelque chose comme un tour de vis.

- Ah, ça y est j'ai pigé ! (pensai-je ou dis-je). Toi t'es un fan, ça se voit !

Je dupliquais son mouvement sur le bouton de volume de ma radio, le bloquant au maximum de ce que les haut-parleurs pouvaient cracher ! La Gibson de la cassette rugit dans l'habitacle et le feu passa au vert. Cause à effet ? Allah est grand et j'enquillais la première, laissant le Chevy planté au feu. Dopée au punk rock, ma petite Nissan entama donc une course poursuite digne d'un film des seventies dans les rues de Jeddah, dans un hurlement de pneus maltraités par la chaleur et les trajectoires serrées dans les ronds-points qui parsèment la ville.

Trois chansons plus tard, je l'avais semé et j'étais effectivement devenu fan de Social Distortion ! Une semaine auparavant le même genre d'énergumène m'avait forcé à lui remettre la pellicule de mon Nikon alors que mon taxi était coincé dans un bouchon. Le chauffeur Indien m'avait prié de la lui donner car il risquait « de terribles ennuis, beaucoup plus que (moi) », si jamais je refusais.

Anton, après coup, m'avait dit « Bienvenue en Arabie Saoudite, Laurent ! Tu veux un whisky ? » et s'était esclaffé. On pouvait acheter des films, mais pas les utiliser hors de chez soi ; rien ne l'indiquait nulle part. Il avait ajouté : « Chaque Saoudien représente la loi, ici, et la loi est coranique. Toi tu es un infidèle, donc tu fais gaffe... » Je pouvais écouter de

la musique impie, mais chez moi, uniquement. Pas dans la voiture ! Social distortion, indeed...

Plus le temps passait, plus le travail s'accumulait, suivant la logique du vieux proverbe « faire et défaire c'est toujours travailler » et de son corollaire « pourquoi faire simple si on peut faire compliqué ? ». Mes heures de présence devant mon écran d'ordinateur s'allongeaient et mon salaire rétrécissait : Shareef était de plus en plus réticent à payer ses employés. Lee, débonnaire, me reconfortait en me racontant comment il avait survécu à une mauvaise passe financière à Las Vegas en jouant au billard. Il devait retourner en Amérique pour se marier là-bas et me promettait qu'il me trouverait une femme à moi aussi, dans l'avion. Il avait soutiré à Anton la recette du gros rouge et s'ingéniait à fabriquer de la piquette dans un jerrycan planqué sous l'évier de la cuisine.

J'avais travaillé 52 heures d'affilée pour terminer un film promo pour Saudi Airlines : j'avais piqué du nez par intermittence et aussi copieusement pioché dans la pile de prospectus Fleax-G attestant de sa présence dans tous les

pays du monde, ou presque : des clients dans les deux hémisphères, en Orient, en Occident, des participations à des salons prestigieux en Hollande, à Paris, à Las Vegas. Je rêvais entre deux rendus de séquences d'un autre désert aux constructions tout autant artificielles qu'ici, mais où hommes et femmes déambulaient librement... Mes collègues revenant au boulot me trouvaient là où ils m'avaient laissé en partant, et Lee me demandait si je comptais rentrer à l'appartement un jour ou l'autre en me tapant sur l'épaule... J'étais finalement retourné me reposer une fois le film validé, mais même le délicieux roman « La vie même » de Paco Ignacio Taibo II oublié là par mon prédécesseur ne m'apportait aucun réconfort. J'étais à bout de nerfs et je n'arrivais pas à m'endormir. Je m'assoupissais, puis je me réveillais instantanément. Ma situation me tracassait : j'étais fauché et affamé, j'avais confié mon passeport et mon billet d'avion aux bons soins de Shareef dès mon arrivée une éternité auparavant, en échange d'une carte de séjour obligatoire. Il n'avait aucun courrier à me distribuer (l'employeur reçoit le courrier de ses employés et le leur distribue : il n'y a pas de service postal étendu en Arabie Saoudite) et le petit Indien qui s'occupait de la réception avait disparu. Ahmed, qui officiait à l'entretien des bureaux, m'avait dit

qu'il était enfermé par Shareef dans la cave de l'école qu'il comptait construire pour sa femme. Quand elle serait finie, il pourrait sortir pour occuper à nouveau un poste de factotum... D'ici là, Ahmed lui glissait par le soupirail, le soir, de quoi manger et boire. En retour, il évacuait les sacs contenant les déchets... et déjections de ce pauvre gosse survivant dans un cul de basse fosse.

Parti dans la vieille ville pour tenter de faire le point, j'arrivais sur une petite place circulaire dont les arbres étaient décorés de portraits de dignitaires aux poses héraldiques ; curieusement, les gens s'amassaient là sans craindre que les Muttawas ne viennent séparer les hommes des femmes à coups de trique. Je m'approchai d'un taxi qui venait de déposer ses clients et demandai au chauffeur indien quel était l'événement qui attirait tout ce monde.

- Deux Pakistanais se font couper la tête tout à l'heure. Beaucoup de gens viennent voir.

Je m'engouffrai immédiatement dans sa voiture et claqua la portière.

- J'ai pas grand-chose, mais tu m'éloignes de là vite fait s'il te plaît !

- Tu es curieux, pour un occidental, toi. D'habitude ils viennent ici pour se distraire et toi tu fuis.

Shareef m'attendait dans son bureau, déserté en fin d'après-midi. Il m'accueillit avec un grand sourire, prêt à me donner l'accolade.

- Félicitations Laurent, tu as fini le film de Saudi Airlines ! Tu as prouvé que tu es un bon élément !

C'était un homme de taille moyenne, vif, souriant, qui avait passé sa jeunesse à Berkeley et désormais ses vacances à Paris, Monaco et Gstadt.

Se saisissant d'une liasse de papier qui trônait sur sa table de bois laqué, il ajouta :

- Tu as bien mérité ton courrier !

- Pardon ?

- Oui, tu as ici quelques lettres qui t'attendent depuis un moment.

- Tu as gardé mon courrier ? J'y crois pas...

- Oui... ton frère n'arrête pas d'appeler ces jours-ci, il faut que je te le dise aussi.

Le combo fatigue et incrédulité me clouaient

sur place ! Il reprit :

- Ta sœur est dans un état critique, entre la vie et la mort après un terrible accident de voiture, mais Allah veille sur elle et ta famille, tu n'as pas à t'en faire. C'est lui qui décide.

C'était comme si j'avais pris un direct à l'estomac... je voyais sa Mini écrasée contre une barrière de sécurité, son pauvre visage blême reposant sur un oreiller d'hôpital, des tuyaux, des cathéters, un moniteur qui bippait dans un coin de la pièce tandis que j'étais prisonnier à Jeddah !

- Shareef, je rentre demain. Rends-moi mon passeport et mon billet d'avion !

- Non mon ami, ça ne se passe pas comme ça ici. Non seulement c'est moi qui décide mais il y a des démarches officielles à faire pour que tu quittes le pays... Tu ne peux rien faire pour elle, alors autant que tu restes ici, tu es plus utile au bureau que sur un fauteuil dans une chambre d'hôpital.

Je rugis :

- Donne-moi mon passeport, putain !

Il sourit à nouveau et ajouta :

- Tu vas tout d'abord être poli, et après on verra, bonhomme. C'est moi qui décide ne l'oublie jamais... Et pense aussi que je peux planquer un paquet de coke chez toi, appeler la police et demain on n'entendra plus jamais parler de toi !

Je voyais ma sœur lutter pour rester en vie. Je voyais le petit Indien enfermé dans sa cave, les Pakistanais se faire couper la tête, le chauffeur de taxi m'expliquer que le prix d'un Philippin était tellement bas ici qu'une des distractions de la jeunesse dorée était d'en descendre un ou deux de temps en temps, au hasard des rues, par pur désœuvrement... Ma tête était à quelques centimètres de la sienne lorsque je m'entendis dire :

- Eh bien fini pour fini, puisqu'on est tous les deux seuls ici, c'est toi qui y passes en premier.

Il bredouilla quelque chose, cessa de sourire, puis disparut derrière le rideau noir de mes yeux fermés, l'obturateur de la violence. Je sentis mon front résonner contre le sien, blam, puis rouvris les yeux sur son regard désormais embué. Il essayait de dire quelque chose comme :

- Tu m'étrangles !

En effet ! Non seulement je venais de lui coller la première raclée de fils de prince, mais en plus je lui coupais la respiration...

- Je comprends, je comprends, c'est la famille et ça touche au cœur, on perd ses moyens. Laurent je te comprends, lâche-moi s'il te plaît !

Il me suppliait ! Je l'abandonnai, pantelant, contre le mur.

- Mon passeport, Shareef, ajoutai-je, dans un murmure.

- Oui oui, bien sûr. Passe demain, je prépare tout !

- J'espère bien.

Je quittai l'immeuble de Saudi Images Corp. sur le champ, bondis derrière le volant de la Nissan et fonçais chez Anton, la tête vide.

- Well, Laurent, que t'arrive-t-il ? Tu me sembles bien pâle... Un désagrément, peut-être ? (Shakespeare style)

- Oui Anton... Ma sœur est à l'hôpital entre la vie et la mort et...

(Tremblant)

Il éclata de rire, me coupant la parole :

- Haha ma mère à moi est déjà morte deux fois ! Un whisky pour fêter ça ?

Plus sérieusement, il ajouta :

- Tu as bien fait de venir ici. A partir d'aujourd'hui, tu ne rentres plus chez toi et moi je t'accompagne partout. Si jamais ça chauffe un peu, j'ai la filière pour te sortir de là, via Djibouti. Ne t'inquiètes pas.



Rappels historiques : Le roi Saoud, né en 1876, fut le premier roi de l'Arabie Saoudite moderne. Il donna descendance à 36 filles et 53 fils - dont l'héritier du trône, Fahad.

Ce dernier, en poste en 1992, ne travailla que modestement à sa descendance (pour l'anecdote, il n'eût que 9 enfants). La dynastie Saoud, à divers niveaux de parenté, constitue de facto la classe dominante d'un petit pays de 17 M. d'habitants dont environ 30% sont immigrés. Il est fort probable que le nombre de clandestins (sans-papiers, si vous préférez) ajoute une dizaine de pourcents à cette statistique.

Le sévère contrôle d'une population pour (presque) moitié étrangère est assuré par les gardiens du culte, les natifs et une vague police officielle. Il est à noter qu'il est quasiment interdit aux femmes saoudiennes de travailler (dans des conditions de mixité c'est évident, mais aussi sans l'aval de leur famille), de conduire, de voyager seules et d'avoir un compte en banque..

Il n'y a ni bibliothèque, ni théâtre, ni cinéma dans le royaume; les réunions publiques sont prohibées. La censure interdit la publication d'images représentant la femme, mais autorise la vente de « Mein Kampf ».. Ce régime féodal autorise la mise à mort publique par décapitation ou lapidation.

USA

WEST COAST, 1993 +

J'étais revenu d'Arabie Saoudite de justesse par le vol régulier de la KLM quasiment aussi fauché qu'au jour de mon départ. Il fallait que je trouve une solution pour survivre à l'hiver mordant de DSM, voire au printemps qui s'ensuivrait, mais dans l'immédiat, il était nécessaire de parer aux menaces téléphoniques quotidiennes de Shareef Sulaiman.

« I have the power to bring you back, Laurent ». « You're not safe in your little house on the hill somewhere in your country, you know that ». « I can always send somebody to get you, night or day, day or night, Laurent. Pick up your phone. Come back by yourself, that's my fair advice ».

La tonalité du harcèlement s'alourdissait, jour après jour. Le répondeur déclenchait indifféremment à toute heure de la journée ou de la nuit. Mon frère avait scotché sous la table de la cuisine un calibre 12 chargé à la chevrotine, le canon scié pointé sur l'entrée de la maison : « T'inquiètes pas, s'il envoie des mecs te chercher, ils passeront pas la porte. On les coupe en deux avant ! ».

On imaginait une Cadillac noire s'arrêter au portail, des balèzes en costume sombre avec un renflement sous l'aisselle gauche en sortir, traverser la cour et s'approcher de l'entrée de la partie de la ferme que nous occupions sur les hauteurs de DSM. L'ampoule nue de la cuisine, le frigo pas vraiment plein, l'unique radiateur à bain d'huile que nous trimbillions de pièce en pièce pour nous réchauffer ajoutaient

à l'ambiance un rien anxiogène de nos soirées post-saoudiennes.

J'étais passé chez Fleax-G au lendemain de mon retour du désert et j'étais monté directement dans le bureau du directeur commercial.

- Ah ça y est tu es rentré ?
- Ouais. En un seul morceau.
- Tu devais pas rester six mois ?
- On avait dit trois, tu ne te rappelles pas ?
- Mmmh non, pas exactement. Tu sais, j'ai pas que ça à gérer. Tu as l'air tendu, tu devrais prendre un petit moment pour te reposer. Ça s'est passé comment, ton séjour sous les palmiers ?
- Jean Brice, tu m'as dit 'vas-y, ça nous rend service. Tu restes trois mois, tu reviens et je te renvoie l'ascenseur.'. J'attends l'ascenseur.
- Hé doucement, j'ai pas dit que j'aurai quelque chose pour toi tout de suite... Tu sais, en ce moment les affaires sont calmes.
- Vraiment ? Écoute, j'ai failli y laisser ma peau là-bas. L'esclavagisme a été aboli officiellement en '62, tu crois pas que ça laisse des traces dans les habitudes des puissants ? Alors on va

Rappels historiques : USA : Bill Clinton succède à Georges H.W. Bush. Il avait utilisé dans son programme électoral le terme «Autoroutes de l'information». En France, Mitterand entame sa deuxième cohabitation avec le RPR. Edouard Balladur devient premier ministre, et Alain Carignon ministre de la Communication. Les travaux du Tunnel sous la Manche sont terminés en Décembre.

faire simple : je suis pas tendu, je suis en rage. Tu me débrouilles un plan comme promis sinon j'alerte la presse. J'écris ce que j'ai vécu là-bas par votre entremise et j'envoie tout à Libération. Pour commencer.

Sur cette déclaration d'intention, je rentrais chez moi.

Les messages de l'esclavagiste continuaient à s'empiler dans la mémoire de mon répondeur lorsqu'un soir, un message de Jean Brice rompit l'ambiguë monotonie du harcèlement :

- Laurent salut c'est moi. Désolé que ça se soit mal passé là-bas ! Je te prie de m'excuser pour le temps que j'ai mis à revenir vers toi, il fallait que je prenne la mesure de ce que tu m'as dit... Première chose : on va couper les ponts avec Sulaiman, je te promets. Deuxième truc : j'ai une semaine de boulot pour toi, si tu as des dispos. Passe demain avec ton passeport, on en discute. Bonne soirée et encore toutes mes excuses. Je compte sur toi.



A 10h, ma 4cv était garée à côté de son Espace V6 sur le parking de Fleax-G et j'étais assis en face de lui, dans son bureau.

- Alors ça va mieux ? Tu es un peu plus reposé ? (Sous-entendu – qu'en est-il de ton article?)

- Ça va, Jean Brice. J'ai eu peur, tu sais... J'ai vraiment failli y laisser des plumes, et c'est vrai j'étais sous le choc l'autre jour.

(Sous-entendu – je suis d'accord pour entendre ta proposition et j'ai pas écrit d'article pour l'instant)

- Bon écoute, je te propose une semaine à 10.000 balles. C'est correct, non ?

(Ça cache quoi, ce truc ?)

- C'est correct.

(Lâche le morceau, JB !)

- Tu pars avec Rémy notre responsable de zone, et c'est démo sur démo partout, de la TV nationale aux boîtes de prod locales. Tu vas pas chômer.

- Mais encore ?

- Tu as l'expertise du Moyen-Orient maintenant. Tu as bossé pour ART (Arabian Radio & Television, chaîne de TV satellite saoudienne diffusée dans tout le Moyen-Orient – nda).

- Et ?

- Et c'est une semaine au Caire, tous frais payés par nous. Tu prends ?

(Je revis le désert, les Muttawas, les muezzins en un flash qui occulta la pièce, vite remplacé par le frigo vide de ma cuisine.)

- Ça marche Jean Brice, je pars quand ?

- Demain ou après-demain. Tu laisses ton passeport à ma secrétaire afin qu'elle s'occupe du visa, s'il y en a un, et de ton billet d'avion aussi. Puis tu me prépares une facture.

(sourire)

- Désolé, Jean Brice, mais je ne te fais pas de facture.

(fin du sourire)

- Mais on fait comment ?

- Comme tu veux...

(silence)

- On a une caisse noire, pour les trucs exceptionnels, mais faut pas que ça devienne une habitude, hein ?

(re-sourire)

- Promis (putain, il a lâché 'habitude'... Ça veut dire quoi, d'autres plans ?).

- Allez, pour bons et loyaux services, je te paie d'avance !

(le prix du silence, c'est cool !)

Je rentrais chez moi dans ma 4cv sans chauffage avec plus de deux mois de salaire minimal en liquide. En passant devant la casse au bas de la colline, j'aperçus du coin de l'œil une Renault Prairie dans la cour... J'entrais en coup de vent, jaillis hors de ma voiture, fis le tour du gros pick-up et apostrophais le casseur :

- Bonjour ! Elle est à vendre, la Prairie ?

- Euh...on vient de la rentrer, mais oui, on peut la vendre. Ça t'intéresse ?

- C'est pas pour moi, c'est pour offrir.

- Haha on fait pas les paquets cadeaux !

- Je m'en doute... mais c'est vraiment pour offrir : mon frère adore ces voitures, et c'est bientôt son anniversaire ! Ça lui ferait une sacrée surprise, vous croyez pas ?

- C'est sûr... 2500 balles, si ça te va.

- 2000 en liquide, je vous paie la moitié tout de suite et vous me la livrez dans une grosse semaine ?

- Ça marche. Viens, on fait les papiers.

Au retour d'Égypte, la Prairie de mon frère attendait la célébration de son anniversaire, cachée dans la grange attenante à notre espèce de squatt. La moindre des choses pour m'avoir sauvé la vie, non ? Jean Brice, lui, m'attendait dans son bureau, pour un 'debriefing post cairote'...

- Ça s'est super bien passé, Laurent. Rémy m'a fait tes louanges : il n'avait jamais vu quelqu'un utiliser notre outil comme ça. Tu as scotché tout le monde, même le commercial maison... Du coup on a réfléchi et je te propose trois choses : à court terme, on aurait besoin de toi pour une mission en Argentine-Brésil pour un mois environ. A moyen terme, tu restes avec nous un bon trimestre jusqu'à la convention d'Amsterdam. A long terme on t'embauche. Qu'en penses-tu ?

- Il faut que j'y réfléchisse un peu, Jean Brice, mais en tous cas merci de la proposition.

(J'en pense une chose, là à l'instant, mais je vais

pas te le dire : la promesse que je me suis faite à Jeddah d'aller à Las Vegas !)

- Bien sûr, réfléchis bien. Question salaire, on ne peut pas s'aligner sur un tarif free-lance sur une période longue, tu t'en doutes alors blablabla-blabla (Fondu enchaîné : je me voyais dans l'avion – les avions – vivre ma vie comme si j'étais en tournée, écrire dans des chambres d'hôtel différentes toutes les semaines, promener mon regard dans toutes les capitales du monde, fuir l'hiver, et retourner en Amérique, retourner en Amérique, retourner en Amérique. Fondu enchaîné inversé :). Tu prends deux jours et tu me rappelles ?

- D'accord Jean Brice. (Ouf, j'ai raccroché à temps !).

« On va faire la fête, c'est sûr, et pas seulement pour l'anniversaire de mon frère » pensais-je en m'installant dans ma vieille Renault sous un soleil radieux !

Deux jours (et une fiesta) plus tard, le directeur commercial et moi scellions notre accord sur le long terme d'une poignée de mains aussi franche que l'autorisaient les codes en vigueur dans ce monde-là.

Je filais au Brésil en Août, à Amsterdam en Septembre, à Varsovie dans la foulée et à Paris au retour. En Avril, pour mon anniversaire, j'étais à Las Vegas, à l'occasion de la convention du NAB (National Association of Broadcasters), le salon international de la télédiffusion – une débâche d'ultra-haute technologie exhibant ses atours à la face du monde une semaine durant.

A la maison, mon répondeur était redevenu silencieux. Le fusil à canon court avait disparu d'en dessous la table de cuisine.

Jean Brice avait réuni l'équipe le 10 Avril au Hard Rock Café, et sous la houlette discrète de Ray Leonard, un collègue infographiste américain au patronyme involontairement célèbre, tous les membres avaient été m'acheter un CD pour fêter mon anniversaire ! J'étais sincèrement touché par tant d'attention – et par la qualité de la sélection de disques ! « I thought the Joe Ely would suit you, as you're a Clash fan and I was sure you knew he did tour with them back in the days. ». On était devenus potes, du coup, Ray et moi.

Assis sous une des Gretsch de Brian Setzer, j'attendais que le « Happy B-day to you » entamé par les serveuses et repris par toute la salle arrive à son terme. Je voulais récupérer sur le gros gâteau qui trônait sur notre table la Cadillac '59 rose et l'Elvis en veste bleue (en sucre) qui le décoraient, pour garder un souvenir de plus...

On portait tous un T-shirt « Fleax-G world tour » que je trouvais super cool. Et tout était cool, même la Ford de location qui m'avait été confiée, même l'hôtel et son rez-de-chaussée où le jeu d'argent se déclinait au fil d'un dédale de machines à sous, de tables de roulettes et de poker... Je regardais les commerciaux miser des petites fortunes, en gagner d'autres, tout perdre et recommencer le lendemain soir. Je regardais les Américains aux yeux rivés sur les rouleaux des machines à sous, attendant que les petits symboles s'alignent et que les pièces coulent à

flot. J'étais bercé par l'omniprésent tintinnabulement de toutes ces mécaniques brassant destins et dollars. J'aimais l'air étrangement aseptisé qu'on respirait dans ces endroits où ni la chaleur des jours ni la fraîcheur relative des nuits ne pénétraient jamais. Après ma journée passée sur le salon à démontrer les capacités graphiques de ma machine, je me perdais dans la foule déambulant sur le Strip, sans prêter vraiment attention aux attractions ou aux jeux de néons. Je marchais dans la nuit américaine !

J'avais appelé Lee qui m'avait rejoint le temps d'une soirée. Il s'était extirpé du borbier d'Arabie Saoudite lui aussi, et j'avais l'impression qu'on était deux vétérans d'une espèce de guerre dont personne ne parlait. C'était bon de le voir dans son élément.

Loin des attrape-touristes, entre gigantesques portions de « BBQ pork ribs » et anecdotes saoudiennes, il me fit savoir qu'il était content que j'aie intégré cette petite fabrique d'images de synthèse qui mettait le monde à ma portée. Avant de quitter le Nevada, il me proposa sa voiture et sa maison californienne afin de profiter de quelques jours de congés durement gagnés au fil des journées de 20 heures sur le salon ; dès que je le pus, je laissais donc l'équipe française se finir au casino, pris mon sac et sautais dans un Greyhound direction Huntington Beach pour quelques jours de repos.

La serveuse venait de m'apporter un plateau de pancakes accompagnées de sirop d'érable, d'un verre de jus d'oranges fraîchement pressées

et d'une tasse de thé noir.

Curieusement, je goutais plus au petit matin qu'à mon petit déjeuner. Je m'emplissais de cet air particulier, le mélange insidieusement frais du vent du littoral et du smog généré par la circulation ininterrompue de l'autoroute HWY 405 toute proche.

Je n'avais même pas envie d'aller voir l'océan, pourtant tout proche. Comme le Motorcycle Boy du film de Coppola, j'avais calé avant la plage. Depuis mon arrivée chez Lee, je préférais me jeter chaque jour dans l'impressionnant réseau d'avenues à angles droits et d'autoroutes à seize voies du Sud de la Californie. Au nord, Los Angeles. Au sud, les petites villes côtières, Seal Beach, Laguna Beach, à l'est la délicieuse bourgade d'Orange... J'explorais, je me perdais, je me garais et j'allais marcher. Je croisais des hectares entiers de temples de la consommation (cornes d'abondance de produits courants, de pièces auto ou de guitares à tomber raide) rassemblées autour de parkings géants, des fast-food, des superettes et des stations-services qui brouillaient mes capacités de repérage tant elles se ressemblaient ! Aux pompes à essence, sur l'autoroute, dans les rues centrales des villes côtières je croisais souvent des autos échappées de failles temporelles ouvertes sur les Fifties ou Sixties !

Mais ce matin-là, je restai rivé à ma chaise, sur cette terrasse de café aux vibes sixties, « all natural food » et déco hawaïenne. Je dégustais l'instant en savourant lentement mes crêpes gorgées de sirop. Je réalisais dès la première bouchée que j'étais en Californie, en capacité de me mouvoir et de me nourrir. Je me sentais aussi

libre que, fugitivement, je l'avais été à New York des années auparavant. C'était délicieux !

J'emmenais dans le monde des petits bouts d'une Amérique ignorante des semi-conducteurs et du langage binaire : des chansons, des films, des livres, des photos. Je m'étais extrait de Las Vegas en un claquement de doigts – ou plus exactement en prenant un ticket de bus. J'avais instantanément laissé derrière moi ses néons, ses heures passées sous cloche à générer des images sans âme, et enfin résonnait autour de moi l'Amérique de tous les jours. Elle communiquait avec celle qui m'habitait par le truchement curieux d'un copieux petit déjeuner et d'une journée rien qu'à moi qui s'étirait au-delà de la terrasse du restaurant ; elle me promettait le luxe d'une promenade dans Surf City (le surnom d'Hungtinton Beach - nda). Je décidais donc de reprendre la route pour aller voir à quoi ressemblait la ville qui avait inspiré la chanson, la reprise des Ramones bloquée dans le lecteur.

Je tombais par hasard sur une brocante, installée sur une petite place et garais ma voiture à proximité (il y a toujours de la place pour se garer en Californie !). Je déambulais ensuite parmi les présentoirs de vieilleries dépoussiérées et m'arrêtai soudain devant un étalage d'appareils photos scintillants sous le soleil matinal. Au milieu d'une rafale d'objectifs et de boîtiers, un vénérable Nikon F2 se démarquait à la fois du lot et d'une époque prenant une sévère orientation numérique (à laquelle je devais d'être ici, par ailleurs).

Je me souvenais de l'impression de solidité et de fiabilité qui s'en dégagait alors que je partais es-

sayer de 'faire une bonne photo sur 36', comme disait Levesque, le bruit sec et rassurant du volet se refermant sur le flot de lumière que le diaphragme avait canalisé vers la pellicule, la joie que j'éprouvais à habiter le viseur, en quelque sorte. En une pression sur le déclencheur, je 'faisais' une image que je ne pouvais que pressentir, alors que celles que je produisais quotidiennement (ou presque) passaient de mon stylet à un labyrinthe électronique pour aller s'afficher sur un moniteur vidéo...

Dans le tas de vieux objectifs, je repérai un 50 mm de première génération, un de ceux qui avaient témoigné du conflit en Asie (Indochine puis Vietnam). Sa grosse lentille frontale enchâssée dans une bague cannelée patinée par l'usage brillait d'envie de reprendre du service. Sans surprise, mais le cœur battant, je m'entendis demander au vendeur :

- C'est combien le F2, avec l'objectif que je vois là, s'il vous plaît ?



MEXIQUE #1

BAJA CALIFORNIA, 1993 - 1997

Un soir de 1985, une fois les lumières éteintes, nous nous étions tous retrouvés sur la scène du concert que nous avions organisé, mes potes et moi. Le bassiste d'un groupe qui partageait notre affiche sortit de son sac une bouteille de gnôle, des petits citrons verts et du sel, alors que nous regardions la salle dévastée. « C'est de la tequila, les mecs, c'est mexicain ! ».

Ça s'imposait, en quelque sorte : on avait balancé nos chansons dans une salle comble et une ambiance de guerre de frontière. Électricité sur scène et batailles rangées dans la salle entre les factions sous-culturelles locales avaient fait long feu : assis près de la batterie, notre commando éreinté était désormais au Mexique, terre d'accueil des desperados. C'est peut-être le souvenir de cette reconfortante gorgée de Teq' qui m'avait donné envie de voir le Mexique, à moins que ce ne soit la trajectoire des deux traîne-savates de « Sur La Route » ancrée dans mes propres errances de tout jeune homme... ou encore le livre de Paco

Ignacio Taibo II, découvert à Jeddah ! Peu importait : les noms espagnols défilaient sur les panneaux verts de l'autoroute américaine (Santa Ana, San Diego etc.) alors que Lee et moi foncions vers le Sud. Nous franchîmes la frontière à la tombée du jour. L'autoroute contournait Tijuana et descendait le long de la côte Pacifique – visions

morcelées de masures accrochées au flanc des collines périphériques, comme les favelas de Rio de Janeiro dans lesquelles je m'étais égaré quelques mois auparavant, puis l'océan et le soleil couchant. On doublait des pick-ups déglingués, des Chevrolet et des Ford fatiguées. Des SUV rutilants immatriculés en Californie nous dépassaient. « Tu voulais voir le Mexique, eh bien voilà tu y es ! On descend jusqu'à Ensenada, ça va te plaire, c'est tout petit, c'est comme un village en Europe ! ».

L'étendue des lumières perçant la nuit contredisait son commentaire : Ensenada s'étendait largement au-delà du village européen qu'un natif de la Silicon Valley pouvait imaginer. J'avais une envie dévorante d'aligner les kilomètres, de mettre le plus de distance possible entre le monde que j'avais connu jusqu'alors et celui qui s'offrait à mon appétit, voyage après voyage. Un monde de cieux amis, de nuits sans nuages et d'heures interminables passées dans des

Rappels historiques : 1993 : L'accord commercial ALENA entre les USA, le Canada et le Mexique conduit à l'implantation de maquilladoras le long de la frontière mexicaine (usines d'assemblage à bas coût dont la production est destinées à l'export). Le Parti Revolutionnaire Institutionnel (PRI) au pouvoir depuis près de 70 ans incarne un modèle de démocratie dévoyée et corrompue. Au Chiapas, l'armée rebelle de l'EZLN et son charismatique leader Marcos luttent pour les droits et cultures des indigènes. Ils deviendront symbole altermondialiste.

avons à lire, à écrire, à regarder par le hublot défilier les mers et les pays. Un monde de déserts et d'océans, de villes anciennes et de cités nouvelles, de routes infinies et de paysages toujours changeants. J'avais envie d'être de passage, d'être moi par petites touches autour de la planète et d'apprendre à décrypter cet univers et les gens qui l'habitent. Les côtoyer, travailler avec eux. Faire des bornes avec eux. Les quitter. Les retrouver. Être explosé par les décalages horaires. Perdre la notion du temps, mais pas le sens de l'orientation. Dormir à Ensenada, tout près du Pacifique et me réveiller un voyage plus tard dans ma chambre glaciale de DSM en sachant que j'allais de toutes façons repartir. Bientôt. Vite. Loin. L'ailleurs était en passe de devenir mon quotidien, et j'emmenais désormais avec moi un Nikon F2 qu'il fallait que j'apprivoise à nouveau.



Ce que cette première soirée avait de mémorable s'est perdu dans les brumes des lendemains de fête et du mal de tête consécutif – à l'exception d'une chose : j'avais trouvé la cantina dans laquelle Lee m'avait emmené incroyablement accueillante, bondée et bruyante, Tout le monde y allait de sa tournée et j'étais complètement beurré en un temps record. Je comprenais (un peu) l'espagnol, me semblait-il, et les autres fêtards comprenaient ce que je voulais dire...

Au petit matin, j'achetais un paquet de Faros – l'équivalent de nos Gauloises - en sortant de l'hôtel miteux qui nous avait hébergé et attaquais ce qui allait devenir non pas ma dernière journée mexicaine (avant de rentrer en France), mais bel et bien la première des centaines d'autres que j'allais passer dans ce pays au cours des années à venir ! Mon petit déjeuner d'ivrogne d'occasion annonçait la couleur : Coca, chilaquiles (*) et Faros, j'étais contaminé !

L'année suivante, je retournai seul au Mexique. Lee avait acheté une Honda 750 Four qu'il me prêtait gracieusement après l'enfer électronique du NAB. Je continuais donc d'explorer la Californie du Sud

jusqu'au-delà de sa frontière. Délaissant la côte et San Diego, j'avais pris à l'est sur l'autoroute inter-état 8 – « je roule sur le ventre de l'Amérique, Jack ! » - et avais traversé les derniers contreforts du désert Mojave pour rejoindre Imperial Valley et la ville d'El Centro. J'avais ensuite bifurqué au Sud, traversé Calexico puis posé ma moto dans la capitale de l'état de Baja California (Norte), Mexicali.

Quand les deux grands pays s'étaient dotés d'une frontière – à l'époque de simples bornes de pierre et non des murailles de fer comme maintenant – la bourgade sans nom traversée en son milieu par cette démarcation nouvelle s'était scindée en deux. Chacune des deux parties s'était attribuée deux moitiés des patronymes de la région qu'elles occupaient désormais, à savoir le Mexique (Mexico) et la Californie (California). Au nord, l'échange de syllabes avait donné Cal (moins 'ifornia') accolé à 'exico' (amputé de son préfixe originel 'Mex') : Calexico. Au Sud, Mexi avait perdu son 'co' mais avait gagné le 'cali' de California. La ville était devenue Mexicali... En 1994, elle semblait avoir passé les décennies avec plus de lenteur que ses voisines du Nord, et ressemblait encore à ce que Kerouac et Cas-

sady avaient découvert à la fin des années 40, plus à l'Est. Le contraste entre les deux régions était frappant au premier abord, mais résidait en fait dans un détail qui n'avait rien d'architectural : ici, la population native n'y était pas parquée dans des réserves ! Elle était réduite à l'état d'humble quémandeuse et pour ce que j'en voyais, survivant dans une quasi-mendicité, mais elle était présente dans les rues de grand passage et dans les files de voitures qui patientaient à la frontière.

Je poussai cette fois la vieille Honda jusqu'à la fin de la route, à travers des étendues rocailleuses d'un autre désert jusqu'à la bourgade de San Felipe, au bord de la mer de Cortez.

Je savais que j'y reviendrai.



(*) - Petit déjeuner de lendemain de cuite, à base de haricots rouges.

MOYEN-ORIENT

LIBAN, YEMEN ; 1994 +

L'avion avait atterri à Beyrouth. La file de voyageurs tout juste débarqués piétinait devant la table que les douaniers avaient installée dans la salle la séparant de sa destination finale. Quelqu'un, à contre-courant, dépassa la table et vint à ma rencontre. Il me demanda mon passeport, glissa un billet de 50 Dollars entre les pages, me le rendit, puis me fit signe de le suivre. Nous doublâmes la file de voyageurs et je tendis mon document au préposé. Sans un mot, mais avec un coup de tampon, il me le rendit. Le billet de 50 avait disparu et la voie était libre.

Mon pote Vernon m'avait dit : quand tu voyages, tu achètes une cartouche de Marlboro en duty-free et tu te trimballes toujours avec un paquet dans la poche. Je m'allumais donc une Marlb' dans la Buick déglinguée qui m'emmenait à l'hôtel, après en avoir proposée une à mon chauffeur-facilitateur. Il parlait mal le français, pas très bien l'anglais, et notre amorce de conversation s'éteignit progressivement, alors que la berline des années '70 traversait des quartiers marqués par la guerre. La plupart des façades des immeubles encore debout, autour de l'aéroport, avaient été soufflées par des explosions, les murs remplacés par des bâches. Celles encore entières étaient criblées d'impacts de balles. La ville toute entière affichait les stigmates d'un conflit qui avait duré vingt-cinq ans.

Le paysage humain, en revanche, était des plus avenants ! Les journées de travail passaient à un

rythme paisible, dans une ambiance détendue. Je prenais plaisir à ces rendez-vous journaliers, à la prévenance de mon client et à l'hospitalité dont faisait montre sa famille à mon égard. Je me laissais charmer par leur accent chantant, leur façon de rouler les 'r' et les termes désuets qui venaient colorer leur français. Au petit matin, je prenais un peu de temps pour marcher alentours, mon F2 en bandoulière, puis je rentrais vite à l'hôtel pour retrouver mon chauffeur.

Par contre l'enfermement et la solitude des soirées solitaires me pesaient. Je voyais des écrans toute la journée, et je ne pouvais pas rester cloîtré avec un poste de TV comme seul vis-à-vis. Un soir, un peu avant mon départ, j'ai eu une envie impérieuse d'aller respirer un air qui ne soit pas conditionné. J'avais déambulé dans les rues sans réverbères entourant l'hôtel pour finalement déboucher sur une artère solitaire bien éclairée, bordée de part et d'autre d'hôtels

Rappels historiques : Liban : une guerre dévastatrice de près de 30 ans (1975-1990) a été infiniment lourde en pertes humaines et ravages matériels. En 1994, on comptait officiellement 150 000 tués et 350 000 blessés, soit 8,3 et 12,5 % de la population évaluée à 2,8 millions d'habitants.

particuliers. Comme je passais devant une jolie maison (jardin, fontaine, Mercedes garées dans l'allée), je remarquais deux personnes qui discutaient, adossées à l'une des bagnoles. Puis je remarquais qu'ils remarquaient le seul homme qui marchait dans la rue. Moi, en d'autres termes. J'insistai du regard une seconde de trop... Ils accoururent à ma rencontre et l'un deux me colla son .45 sur le front. Comme ça. Sans un mot. Sans témoins non plus d'ailleurs.

Arrêt sur image.

Je prononçais « Forty Five » (sûrement pas très fort) et le mec qui me tenait en joue me répondit « American ? ».

- No. French.

- Fransouze (approximativement, avec l'accent arabe)

Le canon recula d'un rien. Il enchaina :

- Mitterand good ; very good.

- Aiwa («oui»), je savais le dire en arabe). Very



good.

Le canon recula encore un peu. J'avais voté pour lui en '81, entre autres parce qu'il promettait d'abolir la peine de mort. Je lui envoyai une petite pensée chaleureuse (la seule d'ailleurs), ainsi qu'à mon copain Vernon. Je lâchais un « Marlboro » suivi d'un point d'interrogation gros comme une invitation au partage et le canon disparut. Un quart d'heure plus tard, mes deux nouveaux potes fumaient mes clopes et voulaient me vendre des Kalashnikov qu'ils avaient en réserve dans le coffre d'une des Mercedes...

Le lendemain matin, à la question « Tu as passé une bonne nuit, Laurent ? », je répondis un banal « Oui, j'ai regardé un film puis j'ai dormi du sommeil du juste ! ». Je n'avais pas regardé un film, j'étais dedans et il finissait bien ! Sans mentir, j'avais vraiment bien dormi ! J'avais emmené un livre d'Henri Miller, « Un Dimanche après la guerre », et je n'y avais pas touché ce soir-là. Je ne crois pas, à ce jour, l'avoir terminé...

YEMEN

C'est avec en tête les paroles de « L'aventurier »

de Dutronc que je débarquai à Saana, capitale d'un pays musulman qui avait fait le pari du socialisme – un détail historique noyé dans les brumes du post-colonialisme. Le fait que l'avion ait fait escale à Jeddah peu avant, à ma grande surprise, m'avait rempli d'effroi : j'imaginai mon nom inscrit par l'infect Shareef sur une liste noire. Quand les Muttawas pénétrèrent dans l'avion pour vérifier qu'il n'y avait ni image impie ni fiole d'alcool ni mini-jupe en vue dans l'appareil, je me chantais « Je suis un aventurier/Et j'ai beaucoup boulingué/», en évitant scrupuleusement la strophe fatale du dernier refrain : « Maintenant c'est terminé » ! Mon exorcisme de bazar à la sauce Dutronc avait marché ; l'avion avait repris son vol et moi ma légèreté.

La station de TV était la plus bordélique qu'il m'ait été donné de voir : il y avait du sable dans les magnétoscopes, le courant sautait sans prévenir, il n'y avait pas de papier toilette dans les chiottes mais un seau d'eau (croupie) pour se rincer les fesses en position accroupie (humour !), avec la main gauche – celle dont on ne se sert pas pour travailler ou serrer la poigne des collègues. Exotisme... Les gens étaient adorables, sincèrement. On explorait les arcanes du sys-

tème informatique Fleax-G entre deux panes de jus, en fumant des Marlboro et en mâchant des feuilles de khat, un psychotrope traditionnel léger.

J'aime bien le Moyen-Orient, les gens sont accueillants et ouverts, sans prétention autre qu'avoir un toit et un moyen de subsistance pour la famille. Pas de consumérisme effréné, une distance certaine d'avec la perfection technologique et une inclinaison marrante pour le système D. J'étais honoré d'être invité à manger chez l'habitant, vêtu de la dishdash (qu'on appellerait à tort djellaba ici), le keffieh et la ceinture supportant le couteau à lame recourbée traditionnel. Tout comme en Egypte, les gens me parlaient d'une époque pas si lointaine où les communautés juives, chrétiennes et musulmanes vivaient en bonne intelligence, me montrant depuis le toit de la maison qui abritait trois générations les quartiers respectifs de ces communautés désormais cloisonnées. J'appris également que les Yemenites avaient des soucis avec leurs voisins du Nord, considérés comme musulmans dévoyés utilisant le Saint Coran comme un moyen de politique agressive et non comme une fin, celle de réunir les gens dans la bienveillance...



ASIE

CHINE, PHILIPINES, 1994 +

Le Boeing 747 de cette ligne intérieure chinoise avait été racheté à British Airways, les logos de la compagnie anglaise en attestent encore sur les dossiers de certains fauteuils. Le mien branlait un peu. Certains coffres à bagages avaient été remplacés par des filets. La déco des parois était similaire à celle de l'avion qui m'avait emmené à New York en '87. Tout le monde fumait alors que ce quadriréacteur en déliquescence n'avait pas encore décollé. Si toutefois ce gros 747 ne perdait pas un moteur en chemin, je pourrais aller voir la Grande Muraille...

L'aéroport de Pékin était resté bloqué dans les années Mao. J'avais débarqué du dinosaure des airs par une échelle de coupée, puis marché sur le tarmac jusqu'à l'aérogare, content d'être en un seul morceau. A la sortie, je pris un taxi direction la capitale et les studios de la télévision d'État. Le magnifique tronçon d'autoroute qui menait à Pékin (pourquoi dit-on Beijing en anglais ?) se réduisait à une deux-voies cahotante après une dizaine de bornes. En arrivant dans les faubourgs, le chauffeur m'expliqua que les loyers étaient d'à peu près 70 francs par mois (charges comprises !). L'air y était épais, malodorant, bien que la circulation soit relativement fluide ... « On se chauffe au charbon ici, vous savez ? ».

Pékin... j'étais à Pékin, capitale de l'Empire du Milieu ! Je voulais aller sur la place Tian-An-Men, voir là où ce gars avait tenu tête à une colonne de tanks, me balader dans la cité interdite, et me perdre dans les rues tortueuses qui existaient bien avant l'arrivée du Grand Timonier à

la barre de l'immense navire asiatique – l'arche de la culture de l'Orient – mais je devais me rendre avant tout aux studios de CCTV, la télévision nationale.

En général, j'étais bien accueilli ; j'apportais des éclaircissements sur le fonctionnement d'un système existant ou venais démontrer par l'exemple les capacités d'habillage dudit. Si vous préférez je donnais des cours, je bricolais les machines, ou je tentais de convaincre ingénieurs et créatifs du bien-fondé d'avoir un équipement Fleax-G dans leur suite numérique. Là, j'avais l'impression d'être toléré mais en rien apprécié. Par contre, j'étais stupéfait de la vitesse à laquelle les camarades employés intégraient les infos et paramètres que je venais leur livrer.

Puisqu'il n'était pas question de lier connaissance avec quiconque, j'en profitais pour me promener.

Un taxi, posté près de la Cité Interdite, me faisait l'article tous les matins pour m'emmener

***Rappels historiques** : en 1994 l'économie « socialiste de marché » chinoise tourne à plein régime. Les grandes villes se modernisent, de même que les infrastructures (TV, notamment) et le système bancaire. Les cadres supérieurs du parti reconvertis en faiseurs d'affaires délaissent les antiques HongQui officielles (cf. p. 67) au profit de Rolls d'importation personnelles.*

La France cette année-là reconnaît Taïwan comme territoire chinois.

voir la Grande Muraille. Tous les matins, je lui disais que je n'avais ni le temps ni les moyens d'aller en virée dans l'arrière-pays : je n'étais pas un touriste. Ceci posé, on avait pris l'habitude de discuter un peu avant que je ne rejoigne l'austère bâtiment, en fumant une cigarette. Au bout d'une semaine, il avait baissé le tarif de l'aller-retour et j'avais donné mon accord ! Je n'avais envie que de ça – et de fuir la fourmière de la CCTV.

La route était longue et la campagne monotone jusqu'à ce que nous atteignions les montagnes et le site de Jinshanling « où les paysans vivent jusqu'à 120 ans », d'après mon copain taxi. On avait sympathisé durant les cent kilomètres qui nous conduisaient à ce titanesque mur d'enceinte. Il m'avait lâché à l'entrée et j'avais grimpé pas mal de marches pour m'installer à un endroit où le panorama serait propice à laisser filer les souvenirs et les promesses, notamment celle faite un jour au destin de regarder le monde depuis la seule construction



humaine visible de l'espace !

Je prenais l'avion pour aller travailler comme d'autres prennent le bus. Je passai mon temps libre, en l'occurrence, assis sur une construction de la dynastie Ming. J'avais signé pour une vie de voyages le jour où j'avais refermé 'Sur La Route', ce livre de Kerouac qui avait déclenché la révolution culturelle du monde d'où je venais. Sorti en 1957, il avait provoqué un renversement progressif des valeurs occidentales, fabriqué les beatniks de la fin des fifties, les hipsters des sixties puis les hippies de la fin de cette époque. Sans le vouloir, ces derniers avaient passé le flambeau aux punk rockers à travers ... Joe Strummer et The Clash, les derniers hérauts de la culture jeune d'un monde encore libre. Et depuis la Grande Muraille de Chine, je dévidais des pensées musico-culturelles entrecoupées de messages ô combien éthérés à destination de François, Lee, Anton (et bien d'autres que le peu de place destiné à l'écrit m'empêche de citer ici).

Je commençais à réfléchir non pas à ma condition mais à ma fonction, ma réalité. Ma responsabilité. Je travaillais pour une société de haute technologie française ; je promotionnais non seulement ses produits haut-de-gamme, mais me faisais l'apôtre de la philosophie du 'Undo' : avec ces outils informatiques, le travail en amont (la préparation) était progressivement

remplacé par l'expérimentation en temps réel. On tente un truc, si ça passe pas, hop, on revient à l'étape précédente et on recommence en changeant quelques paramètres : Undo, en anglais. Non-faire, en français littéral. L'utilisation forcenée du « retour en arrière » pour censément aller de l'avant me questionnait.

J'achetai un petit livre rouge à la sauvette, des dragons de jade dans une usine à la 'Tintin chez les Soviets' – une manufacture, donc – où des dizaines d'ouvriers travaillaient la pierre au ciseau à froid, puis je partis à Shanghai pour un salon professionnel. Après une nuit sans rêves, je décidai d'aller photographier depuis le toit de l'Holiday Inn où je résidais les anciennes concessions internationales encore embrumées avant d'aller déjeuner. Je montai au dernier étage, passai par le réduit de la machinerie d'ascenseur où dormaient, lovés sur des petites couchettes, les pauvres ouvriers affectés à sa maintenance et débouchai à l'air libre. Derrière les nombreuses baies vitrées d'un hôtel qui dominait le mien, nombre d'occidentaux enfilait tous une chemise blanche dans un pantalon anthracite en regardant le même panorama que moi. D'un même mouvement, ils nouèrent chacun une cravate similaire autour de leur cou puis disparurent sans s'être jamais concertés vers le buffet

de leur 5 étoiles. J'en avais l'appétit coupé ! Dans l'ambiance d'un salon professionnel, ils me semblaient déjà d'une ressemblance suspecte, ces commerciaux internationaux, mais dans l'aube chinoise, ils me faisaient presque peur : ils dessinaient sinon les contours de mon avenir, du moins celui de mon quotidien, nettement moins 'beat' que je me plaisais à le croire. Et encore moins rock'n'roll, putain !

PHILIPPINES

Manille entraînait largement dans mon top 5 des villes les plus polluées. Pas très flatteur, mais vrai. Les gens à la station de TV me racontaient qu'il y avait une tribu, sur une des îles adjacentes, qui pratiquait la téléportation et ne voulait pas se faire annexer.

Je me demandais si je pourrais aller voir les endroits à Coppola avait tourné 'Apocalypse Now', mais c'était trop demander au destin et à l'espace-temps. En revanche, je m'étais pris une biture à la Capitaine Willard dans ma chambre d'hôtel, sous les pales du ventilateur. J'avais le mal du pays, probablement. Chez moi, les gamines de 12 ans ne tapinaient pas dans les embouteillages...



EUROPE

MIX / OUEST- EST. 1992 - 1996

J'aimais revenir à la maison. J'aimais la rusticité de son environnement, le poêle et les buchettes qu'il fallait fendre pour le nourrir, la buée derrière les carreaux en verre soufflé, l'accueil des chiens, ma 4 CV, mes livres et mes disques. Ma guitare. J'étais content de revoir mon frère et mes amis. J'étais ravi de renouer avec des fuseaux horaires plus en phase avec mon horloge interne.

J'étais aussi bien content d'échapper à la tyrannie du luxe. Anton, à Jeddah, m'avait accueilli avec ces mots : « Ah un artiste français ! Eduqué à finir sous les ponts, poète maudit ou peintre incompris. Il n'y a pas de ponts ici, tu ne resteras pas ! ».

Plus tard, il m'avait confié que si je ne connaissais pas la vie dans des hôtels estampillés cinq étoiles, je ne connaissais rien. Je lui envoyais des cartes postales (virtuelles, je n'avais même pas son adresse !) à chaque escale, plus une à chaque retour chez moi. Il y avait quelque chose d'organique et de précieux dans mon squatt qu'il m'était impossible de trouver dans les chambres soignées, impersonnelles et effroyablement chères qui m'hébergeaient d'un pays à l'autre. Un séjour d'une semaine là-dedans valait deux mois de mon loyer. Une réceptionniste trilingue d'un hôtel de Rio gagnait en un mois ce que je dépensais pour être hébergé une semaine dans son établissement.

J'aidais les femmes de chambre à faire mon

lit. Je donnais mon linge à laver à l'hôtel et repoussais aux calendes l'achat d'une machine à laver. Je trimbalais, quand je pouvais, les 30 kg de bagages autorisés que je remplissais de fringues et de couvertures du Secours Catholique afin de les donner à des organisations caritatives à l'étranger.

Je collectionnais les miles Air France (ma compagnie d'aviation préférée, suivie de près par Japan Airlines et Corean Air).

J'étais sorti de l'indigence, mais à quel prix ? Celui d'être témoin de l'existence d'êtres plus pauvres que je ne l'avais jamais été ? Celui de soutenir l'infrastructure d'un univers privilégié dans lequel je pouvais désormais m'ébattre ? Celui de partager les secrets des fantassins du commerce international et l'étalage de leurs signes de richesse ? Celui d'être en contact avec des gens passionnés par leur métier, des ingénieurs et des journalistes formés aux reportages sur le vif ? Celui d'être le dépositaire de petites tranches de vie : Piotr à Varsovie me racontant qu'il peignait la nuit 'The Clash' sur

Rappels historiques : le capitalisme et son consummérisme débridé envahissent un monde débarassé de la « menace Rouge ». 3,50 francs de l'époque (soient 90 cts d'Euro aujourd'hui) équivalent à 1 Dollar. Ce même dollar vaut 8 Yuan en Chine, ou 5,5 Roubles en Russie... Le commerce international va bon train, des franchises Mc Donald's aux achats de matériel informatique de pointe. L'Occident se vend au « Bloc communiste » sans arrière-pensée...

les étoiles rouges des tourelles de tanks russes stationnés dans sa ville quand il était punk rocker, un ingénieur allemand me dire qu'on était à deux pâtés de maisons du siège de la société de production de Wim Wenders et que s'il était en ville, il me le présenterait, un autre au Mexique me racontant qu'il connaissait bien Paco Ignacio Taibo, un Anglais qui avait accordé la guitare de Ray Davis, des Kinks, dans les sixties, parce que ce dernier avait trop le trac pour y arriver avant de monter sur scène. Je recueillais les confidences d'Américains me demandant naïvement pourquoi les gens les détestaient dès qu'ils sortaient de leur grande île, des Brésiliens me confiant que nous étions une race pure et ancienne à l'inverse des bâtards qu'ils étaient tous, les fomenteurs de la chute du dictateur Ceausescu en Roumanie me faisant l'honneur de quelques confidences, des Israéliens m'affirmant sans sourcilier que le conflit avec la Palestine s'arrêterait dès qu'ils auraient anéanti les Palestiniens...

Je ramenaient tout ce petit monde chez moi et

Pop Culture : MTV s'est étendu au monde avec des licences 'ethniques' (soit un pourcentage d'un tiers de musiques/programmes locaux sur une grille restant majoritairement issue des studios californiens originels). Green Day débarque en '94 avec « Basket Case », de même que R.E.M avec « What's the Frequency Kenneth » : la vague punk rock de '77 continue de générer un courant alternatif bienvenu dans un paysage effectivement global !

ordonnais mes souvenirs en marchant dans la campagne avec les chiens. Ma vie se colorait. J'aimais ça. Je ne croyais pas aux vertus de l'avancée technologique mais j'étais enchanté de me sentir citoyen d'un monde dont je pouvais effleurer les mécanismes. J'étais également éperdument amoureux d'une femme qui n'existait pas.

Mes copains étaient tous récipiendaires des minimas sociaux. Je leur apprenais le métier, afin qu'ils puissent troquer leurs béquilles de chômeurs longue durée contre une paire de prothèses à réaction... Mais il fallait que je trouve un sens à ma propre vie et à défaut d'arriver ne serait-ce qu'à la qualifier, je la laissais se plier aux nécessités de l'existence (appréciez la nuance !) et enchaînais les voyages. J'étais content de voir arriver le taxi devant le portail, alors qu'il faisait encore nuit. J'aimais discuter avec le chauffeur jusqu'à l'aéroport. J'étais intérieurement ravi de me conformer à la routine d'enregistrement des bagages, de l'attente et du transit. J'étais à nouveau léger une fois arrivé dans le sas qui m'isolait du quotidien et me promettait le monde après quelques heures de promenade au-delà des nuages. Dans l'avion, je m'installais confortablement, sortais un livre ou un cahier de notes, un paquet de clopes et regardais avec déta-

chement – le mot est bien choisi – défilier derrière le hublot les reliefs d'un DSM encore endormi. Je lisais la presse internationale depuis les cieux immenses tandis que se faisait l'histoire sous le ventre de l'appareil.

Je fonçais vers un avenir aux contours flous, mais j'avais conscience d'avoir non seulement un présent, mais aussi un passé sur lequel il s'appuyait. Et franchement, j'étais presque aussi content de quitter ma maison que de la retrouver.



COREE DU SUD

SEOUL. 1995-1998

Bien que le pays des matins tranquilles m'accueillît pour un quatrième périple cette année-là, je pénétrai en fait en terre inconnue... La troisième fois avait été décidée au sortir d'un combo NAB/Mexique deux ans auparavant ; après être repassé par Paris, j'avais atterri à Séoul en total décalage. J'étais resté environ quatre semaines, puis j'étais rentré à DSM avec quelque chose comme 30.000 francs (*) de notes de frais.

Les employés avançaient leurs frais professionnels et la société les remboursait au retour sous présentation de récépissés documentés, mais je découvris avec une surprise matinée d'horreur que la société en question avait été déclarée en dépôt de bilan durant mon voyage ! Elle se trouvait donc dans l'impossibilité de payer salaires et dépenses engagées en son nom tant aux USA qu'en Corée. J'en étais presque revenu à ma vie d'avant Jeddah...

Jean Brice s'était barré à la concurrence et le PDG s'appêtait à nettoyer par le vide les éléments qui ne lui étaient pas fidèles. La purge commençait donc par une mise à plat des finances et se continuait par des licenciements. Je lui avais proposé de me virer, le temps que la société se remette de l'incident (!) tandis que je restais à sa disposition pour assurer productions, démos et troubleshooting de par le vaste monde, si le besoin s'en faisait sentir. De fait, j'avais négocié une position d'électron libre touchant finalement mon

assurance-chômage (et mon remboursement de notes de frais) doublée de compensations en dollars pour les missions pirates que je continuais d'effectuer. J'étais retourné en Asie, à Vegas, au Mexique et au Yémen sous pavillon noir puis avais décidé de rendre les armes : j'allais devenir papa ! Je passai donc quelques mois à ne m'occuper que de ma compagne et de l'évènement qui allait faire de nous une unité, un gestalt, une famille. Je laissai mon passeport dans un tiroir et me plongeais dans les arcanes de la programmation, en vue de ma reprise d'activité. François me disait qu'on était formatés depuis la préhistoire pour sortir de la caverne et chasser le mammoth pour nourrir la tribu... Je chassais habituellement trop loin pour pouvoir profiter des miens, donc j'avais décidé d'arrêter de courir le monde. J'avais vu se développer autour du globe (et surtout en Californie) un truc tout nouveau, un réseau interconnectant tous les ordinateurs de la Terre à travers les lignes téléphoniques : l'internet.

Rappels historiques : 1995 : lors d'une année historiquement chaude, la première COP s'installe à Berlin (sans résultat contraignant). 1996 : France Telecom développe une filiale dédiée à « l'autoroute de l'information » dont avait fait mention Clinton en '92, Wanadoo : l'internet, encore conceptualisé comme « le village global » par les étudiants en communication s'invite (timidement) dans la vie quotidienne des Français. Alain Carignon est incarcéré après avoir été jugé coupable d'abus de biens sociaux.

J'abandonnais Fleax-G à ses manigances légalovengeresses et me lançais dans la fabrication de sites web sans bouger de chez moi ! Je décrochai la réalisation d'un des premiers sites marchands pour particuliers (à l'époque, les projets de commerce en ligne étaient développés par des mastodontes de l'informatique pour des poids lourds du commerce de gros !). Ce projet visionnaire m'avait été confié de haute lutte (j'avais grillé toutes les agences de com' de la ville) et son budget conséquent me permettait de rémunérer une toute petite équipe de développeurs, mes propres capacités étant trop limitées. La petite boutique virtuelle de mon premier client vit le jour presque au même moment où nous décidâmes de nous marier et d'inviter Lee J. pour fêter l'évènement.

Ce natif de la Silicon Valley fut séduit par ma réalisation. Gavé de semi-conducteurs et de langage C++ depuis le biberon, il passa son décalage horaire à étudier les tenants et aboutissants de ce projet et conclut un beau

(*) - Equivalent approximatif de 6 mois de SMIC.



matin que « nous étions riches ! ».

- Nuance mon pote : je suis riche. Enfin pas tant que ça...
- Non, tu es Français.
- ????
- Imagine ta boutique sur un CD, un programme installable sur n'importe quel serveur par n'importe qui, le gars qui veut vendre des antiquités, des bouquins, des pièces de voitures... Tu me suis, là ?
- Ohhh je vois. Tu penses qu'à partir de cet exemple-là, il serait possible de fabriquer une solution générique.
- Tout à fait ! On monte une boîte en Californie, on l'appelle Jackal Tech par exemple, et on sort le premier shop virtuel pour les masses. T'en dis quoi ?
- J'en dis que ça va coûter une blinde.
- Mets ça sur le papier. Si ce n'est qu'une question de cash, je vais le trouver et on s'associe, fais-moi confiance.

L'idée était séduisante. Ma toute récente épouse et moi-même nous attelâmes donc à jauger des possibles sur tableaux Excel en guise de voyage de noces ! Il en ressortit que Jackal Tech avait des chances de voir le jour à la condition première de disposer de deux millions de dollars de trésorerie.

Lee repartit pour la Californie avec ces chiffres et revint un mois plus tard accompagné de son prof d'arts martiaux, monsieur Li, coréen vivant à Los Angeles. Son grand-oncle, un autre monsieur Li, possédait une holding dans la capitale des pays des matins tranquilles et s'était montré intéressé pour financer le projet. Ils étaient donc en route pour aller en parler de vive voix à Séoul et pensaient revenir à la maison sous une paire de jours !

Effectivement, les deux compères réapparurent le sourire aux lèvres : monsieur Li II était prêt à s'engager dans le projet contre la distribution exclusive du produit Jackal en Asie ! Il désirait auparavant me rencontrer et bénéficier d'une démo en France, accompagné de ses ingénieurs.

Sur le parking de l'aéroport où nous l'avions conduit, Lee J. nous donna l'accolade en souriant. « La balle est dans ton camp, mon pote ! Moi j'ai fait ma part et je vous attends en Californie ! Ça va rouler, je le sens ! »

Je débarquais donc à Séoul pour la quatrième fois de ma vie en 1998, mais cette fois-ci pour mon propre compte ! Le chauffeur dépê-

ché pour l'occasion me cueillit au sortir des douanes, me conduisit directement au centre-ville puis me pilota jusqu'à dans les étages d'une tour où m'attendait Mr. Li II. Ce dernier m'accueillit avec amabilité, s'excusant par avance de l'empressement qu'avaient ses associés de voir une démo « à distance » de ma réalisation. Sa visite à DSM une semaine plus tôt l'avait enthousiasmé et ses associés avaient hâte de me rencontrer puis de juger par eux-mêmes de la qualité de ma réalisation. Je m'exécutai avec aisance, entraîné par des années de présentations sur tous les salons hi-tech de la planète. Introduction. Connection. Historique. Démonstration. Questions ? Je pensais avoir été convainquant : l'accueil fut chaleureux et nous allâmes tous célébrer Jackal (en devenir) dans un restaurant traditionnel. Conversations polies. Repas délicieux. Kim Chi ultra pimenté . Convenances respectées.

Je gagnais la chambre que Mr. Li II avait fait réserver pour moi, éreinté mais content. Il m'avait félicité pour ma présentation et m'avait donné rendez-vous le lendemain pour finaliser les derniers détails.

La réunion ce matin-là était sensiblement dif-

férente de la précédente : plus personne ne portait de costume ni ne parlait anglais. Mr Li II expédiait visiblement les affaires courantes et j'attendais patiemment mon tour. Au bout d'une éternité il congédia ses gens et s'adressa à moi :

- Bonjour M. Bagnard. J'espère que vous avez bien dormi et que vous avez récupéré. Veuillez excuser la longue réunion de ce matin.

- Pas de souci, M. Li !

- Pourrais-je avoir votre passeport et votre billet d'avion, afin que je règle les détails de votre retour je vous prie ?

- Bien sûr. Merci !

Je les lui remis. Il enchaîna :

- Veuillez suivre votre chauffeur, s'il vous plait. Il y a quelque chose que j'aimerais que vous voyiez. Je vous attends ensuite dans mon bureau pour finaliser les détails de notre collaboration.

Un peu surpris, je souscrivis à sa demande et me laissais entraîner dans les sous-sols du bâtiment, à la suite du chauffeur. La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur une grande pièce sombre, au fond de laquelle trônaient d'énormes écrans ultraplats affichant la page d'accueil de mon site. Je pouvais distinguer quelques postes de travail sur lesquels pianotaient des

gars fluets, en jean et sweat-shirts. L'un d'eux s'était levé et venait à ma rencontre, souriant. S'exprimant dans un anglais approximatif, il me confia :

- Bravo pour site, c'est beau travail.

- Merci – répondis-je en coréen.

- Vous très intelligent mais firewall pas bon.

- Pardon ?

- Nous prendre seulement 80 % de programme vous. Firewall pas bon !

Firewall pas bon... il était en train de me dire qu'ils avaient hacké mon boulot à 80 % ! Le chauffeur intervint alors :

- Il faut remonter bureau Mr. Li maintenant je crois.

Je m'attendais à ce qu'il sorte un calibre et me le colle dans le bas du dos tandis que l'ascenseur remonterait les étages, mais il s'adossa contre la paroi et, presque avec compassion, me dit :

- Trois millions dollars, pas facile business.

- Qu'est-ce que vous dites ? (je n'étais pas super branché punchlines, sur le coup)

- Oui, trois millions beaucoup argent. 500.000 pour américain, 500.000 pour Mr Li (I) et 2 mil-

lions pour Jackal. Beaucoup argent. Mr Li (II) astucieux.

Monsieur Li II était un fils de pute, j'ai pensé, mais il n'était pas le seul.

- Voilà, Mr Bagnard. Vous avez compris, vous êtes une personne brillante. Oubliez les millions de dollars et contentez-vous de 20 % de, mettons, 100.000 dollars, en l'échange de ce que nous n'avons pas encore piraté. Ou bien venez travailler pour moi, qu'en pensez-vous ?
- Très franchement, rien pour l'instant (ne perds pas la face, Laurent !)

- Je comprends. C'est surprenant, n'est-ce pas, de jouer dans la cour des grands ?

Un sourire torve éclaira son visage émacié (c'est ce que j'écrirai dans la - brève - «histoire de Jackal Tech») puis il reprit : maintenant, vous allez rentrer à l'hôtel et réfléchir à mes propositions. Pour vous aider à y voir clair, je vous rappelle que c'est moi qui ai vos papiers et que si vous voulez rentrer chez vous, il faudra me donner réponse dès ce soir.

Puis il me congédia d'un geste.

Monsieur Li, deuxième du nom, était le dernier des fils de pute, ai-je rectifié en sortant. Mentalement.

Je téléphonais à mon épouse pour lui faire part de la tournure des événements, puis au développeur qui avait élaboré la programmation du site. Je lui demandai de balancer sur le champ l'intégralité des codes de la boutique sur tous les forums qu'il fréquentait. Ensuite je décidai de faire entrer dans la danse un autre Mr Li, celui-ci numéro 3. Non seulement j'avais travaillé pour la TV coréenne à trois reprises par le proche passé, mais j'avais aidé Numéro 3 lorsqu'il avait quitté le distributeur Fleax-G local pour monter sa propre société de revente de matos hi-tech : je l'avais hébergé gratuitement au NAB l'année précédente. Je l'appelai sur le champ et lui expliquai la situation. « Je viens te chercher d'ici une heure », conclut-il. Je préparai mon sac, vidais un peu le mini bar, fumais quelques cigarettes puis contactai Numéro 2 lorsque Numéro 3 entra dans ma chambre.

- J'ai bien réfléchi, Mr Li.
- Et qu'avez-vous décidé, Mr Bagnard ?
- De mettre l'intégralité du site en accès libre, tout simplement. Vous n'avez plus à vous casser la tête pour les 20 % restants, vous les trouverez facilement. Et gratuitement, en plus. C'est la magie d'internet !

Et je tendis le combiné à Numéro 3 qui lui passa une branlée dans sa langue. Je venais de découvrir que j'étais l'avant-dernier des fils de pute !

Numéro 3 m'avait planqué dans sa garçonnière quelque part dans Séoul avec comme consigne de ne pas mettre le nez dehors. Il avait pris la chose au sérieux et s'activait pour récupérer mes papiers et mon billet d'avion. Le fait que j'aie bossé dans un département news de la TV nationale, par ailleurs son client, devait faire son effet chez Numéro 2 : imaginons un peu que sa combine foireuse soit dévoilée aux infos de 20 heures avec en prime une interview du Français dont il avait gardé les papiers... Le lendemain, mon copain m'avertit en m'apportant à manger qu'il avait tout réglé.

- A 6 heures du matin, on va à l'aéroport ! On récupère tes papiers et ton billet là-bas.
- Merci Wyo (il avait un prénom !).
- Pas de quoi, Laurent. Maintenant on est quitte, mais si je puis me permettre, ne reviens pas tout de suite à Séoul, si tu vois ce que je veux dire.
- Ca ne risque pas.

- Et le business, c'est une affaire de temps, toujours. Les gros coups comme ça, c'est dans les films américains, pas dans la réalité.

Il me sourit, réconfortant.

- Tu passeras le bonjour à ta femme de ma part et puisque tu es papa maintenant, ne te lance plus dans ce genre d'histoires, d'accord ? Finir au fond de la Han River avec des godasses en béton, c'est pas le meilleur moyen de prendre soin de ta famille...



Rappels historiques : Ebay et Amazon sont créés en 1995. Paypal un peu plus tard, en 1998-2000 (note : Elon Musk fait partie de l'aventure au début du XXIe siècle). La société Google est créée en 1998. Facebook apparaîtra entre 2004-2005 et le premier «smartphone» (téléphone à écran tactile et parenté affichée avec l'ordinateur) en 2007.

MEXIQUE #2

CENTRE. 1999-2000

J'étais guéri des sites web. Fleax-G avait renfloué son capital de trois millions de dollars, quelle coïncidence, et j'invitai mon ex-patron à dîner pour lui soumettre l'idée qui m'était venue au retour de Corée : installer une succursale au Mexique afin de rayonner sur les Amériques, n'être plus dépendant des décalages horaires et offrir à une clientèle étrangère la possibilité d'avoir un SAV (quasiment) sur place. Quant aux commerciaux, ils pouvaient compter sur des sessions de démonstration rapides, du fait de ma proximité. Sans compter que Televisa, la station de TV nationale, était l'une des plus avancées du monde, juste derrière la BBC en termes d'équipement et d'influence. Etc...

A la vérité, je désirais toujours stabiliser mon activité et rester proche des miens, tout en étendant mon concept de 'citoyen du monde' à ma famille entière. Le président du directoire (nommé par les investisseurs pour gérer la boîte) avait été séduit par mes arguments... « Tu parles espagnol, Laurent ? ». Rémy, le commercial responsable de la zone hispanique ayant été viré, je pouvais donc répondre d'un claironnant « Claro que si ! » et l'affaire était dans le sac !

Il se trouve que je savais commander une bière ou une téquila, voire saluer la cantonade d'un jovial « Holà, que tal ? », le cas échéant, mais pas grand-chose d'autre... Je partis cependant à México en Juin pour assurer un salon en tant que représentant officiel du bureau latino-américain de Fleax-G S.A !

Tous les exposants des salons hi-tech du monde utilisant l'anglais pour dévider leurs arguments et enrober leurs mensonges, ma petite entorse ne portait pas à conséquence. « J'apprendrai

l'espagnol sur place, voilà tout. », me confiai-je en aparté.

Le salon s'était bien déroulé. Je m'octroyais un repos mérité dans mon hôtel de la Zona Rosa (l'enclave touristique de la capitale fédérale) quand le téléphone sonna. Le nouveau responsable de zone, Basile, était à l'autre bout du fil, depuis DSM.

- Laurent, on a un petit contretemps et on a besoin de toi.
- Hemmmm, je dois aller à Guadalajara pour chercher une maison et installer ma famille, tu te souviens ?
- Oui bien sûr, mais ce week-end il y a un symposium sur le numérique français à l'ambassade de France. Toutes les boîtes françaises y sont... et toi aussi, de fait !

***Rappels historiques :** Première protestation altermondialiste pacifique contre l'OMC -créée en 1995- sévèrement réprimée à Seattle. Y2K : le « bug de l'an 2000 » terrifie le monde de l'informatique ! Les faiseurs d'avenir n'avaient pas songé au changement de siècle et le réseau d'ordinateurs interconnectés risque de s'effondrer par incapacité à mettre à jour son horloge interne, passée la première seconde du 21e siècle. Au Mexique, le PRI est évincé du pouvoir pour la première fois depuis sa création par le PAN (Partido Acción Nacional).*

J'enfilai donc un T-shirt propre et filai prendre la température à l'ambassade.

L'attaché commercial était un jeune gars qui me surprit par son amabilité. Il m'expliqua que la réunion prévoyait de présenter un large panel de la technologie de pointe française à un public de ministres et de capitaines d'industrie... Cette conférence initiale s'assortissait d'une présentation de ladite technologie, en fin d'après-midi.

- C'est une démo de plus pour toi qui a l'habitude des salons, n'est-ce pas ?
- Oui, ça ne devrait pas être un souci. (Putain, des ministres !)
- Dress code oblige, il faut que tu sois en costume/cravate, bien entendu.
- Bien entendu... (Je n'avais jamais mis une cravate de ma vie, mais une fois un somptueux costard fifties à paillettes pour le mariage de ma cousine !)



- Alors à demain !
- C'est ça, à demain !

Je dormis assez peu cette nuit-là. J'étais hanté par la vision de ma présentation en T-Shirt 'Fleax-G on tour', dévidant mon plus bel espagnol devant un public d'officiels effroyablement sérieux « Holà que tal ? Una cerveza por favor » ... La mort dans l'âme et le ventre vide, je marchais au petit matin vers, au choix, le pilori, le peloton d'exécution ou l'abandon de mon projet mexicain. L'attaché commercial qui accueillait les intervenants à la porte de l'ambassade me reconnut de loin, à travers les obligatoires sourires et poignées de mains. Il me glissa discrètement : « Tu n'as pas de costume, Laurent ? » « Heuuun non, désolé, j'ai zappé ». « Ne t'inquiète pas on a tout prévu, viens avec moi ».

Il me guida jusqu'à un dressing où effectivement vestes de costume, chemises blanches et cravates noires étaient à disposition. Aimable, professionnel, il m'aida même à nouer ma cravate, puis me tapota sur l'épaule : « Tu pourras l'enlever après la présentation, pas de soucis ! ».

Les commerciaux de haut vol (ils voyageaient en business class, eux) des grandes entreprises françaises se succédaient à la tribune d'un petit amphithéâtre délicatement éclairé abritant tout ce qui présidait au destin du Mexique, nar-

co-trafiquants exceptés... Ils s'exprimaient tous dans un espagnol parfait et plus le temps passait, plus je me résignais à la catastrophe.

Mon ami l'attaché commercial passait épisodiquement vers moi, me demandant si tout allait bien. Je lui répondais que j'avais un peu le trac, car c'était la première fois que j'avais pour public tant de personnalités d'importance. « Je comprends... Ca va aller ne t'inquiètes pas ! ». J'avais dépassé le cap de la simple inquiétude depuis un moment, mais lorsque l'avant-dernier exposant fut en passe de terminer son discours, l'attaché se rapprocha de moi :

- Toujours un petit trac ?
- Tu l'as dit !
- Qu'est-ce qui te fait souci ? L'espagnol ? Le public ?
- Eh bien, je crois que c'est plutôt...

Il me coupa la parole et me souffla :

- Tu serais plus à l'aise devant des ministres si tu faisais ta présentation en français, pas vrai ? Je comprends ça.
- Effectivement, répondis-je avec un sourire un rien crispé.
- Ah, eh bien si c'est seulement ça, vraiment tu t'inquiètes pour rien. On a un service de traduction simultanée et il suffit que je monte sur le podium avant toi pour leur dire de mettre leur

casque (il est dans l'accoudoir) et le tour est joué !

- Ca m'aiderait bien, je pense, glissais-je alors que des applaudissements polis concluaient la présentation en cours.

Je me risquai donc à un convaincant « Buenos días señoras y señores ! » depuis l'estrade que je venais finalement d'occuper, offrant un large sourire à l'assemblée désormais casquée. J'enchaînais dans un français remarquablement articulé sur un jovial « Je suis Laurent Bagnard, de la société Fleax-G et je suis ravi de me trouver devant vous aujourd'hui pour vous parler des techniques de pointe en matière télévisuelle... ». C'était parti, montage diapo à l'appui.

Elvis veillait sur moi ! Je pensais à Lui en contrepoint, Le remerciant pour sa bienveillance. Je n'avais jamais joué aux jeux de hasard, mais une fois à Vegas, j'avais introduit 25 cents dans une machine à sous à Son effigie, puis avais tiré la poignée. Les petites icônes s'étaient alignées et l'argent avait coulé à (petit) flot : révélation ! Il était omniprésent et m'avait à la bonne ! Par Saint Elvis, j'étais au Mexique et j'étais bien décidé à y rester ! Let's roll !

L'impression d'avoir trouvé un endroit où m'établir s'était doucement installée en moi, au fil des voyages en Amérique Latine. J'y avais rencontré une dimension humaine qui s'alignait remarquablement sur mes attentes si peu formulées en la matière. J'aimais l'approximation érigée en mode de vie, les rendez-vous constamment en retard, les épiceries qui ressemblaient tant à celle du village de mes grands-parents, quand j'étais petit, où on trouvait de tout avec en prime une conversation d'une demi-heure sur le temps ou l'augmentation du prix du coca-cola... Ici au Mexique, j'étais infiniment sensible à l'attention portée aux enfants par le voisinage, aux gamins qui jouent dans les rues, aux petits chiens assoupis sur les trottoirs, aux bagnoles d'un autre âge et au décalage notable d'un quotidien où lien et mixité sociale n'avaient aucun besoin d'être indexés : ils étaient le fondement même des jours qui passaient à un rythme paisible, en bonne intelligence avec tout le voisinage. J'avais surmonté mes cauchemars des premières nuits, générés par la tenace impression d'être un privilégié, donc un profiteur : je venais en effet m'incruster avec ma famille dans un paysage humain accablé d'une pauvreté que peu connaissaient dans le pays que je venais de quitter.

Mais qu'ils soient natifs ou métissés, tous m'acceptaient simplement tel que j'étais, ainsi que ma famille. Cet extrait lu à Jeddah dans le livre de Paco Ignacio Taibo II ne m'avait jamais quitté et prenait tout son sens dans le pays qui

l'avait vu naître : « C'est aléatoire, c'est accidentel, ce n'est que du paysage. Ne tombez pas dans le piège du paysage, ne permettez pas que le paysage brouille vos émotions, vos sentiments... Ne vous laissez pas tromper. Passez par la vie en enlevant les paysages. Non, les gens ne les enlèvent pas. Sans les gens, il n'y a rien, rien que des ombres. »

Le village que nous habitions n'était que couleurs.

Je ne voulais jamais en partir

A Mexico, sur la place principale, la cathédrale construite par les conquistadores avec les pierres arrachées aux temples aztèques s'enfonçait dans le sol de l'ancienne cité lacustre asséchée par ces aventuriers pétris de catholicisme. Ce faisant, elle repoussait vers la surface les ruines de son immédiat voisin le palais original, le Templo Mayor. Un squelette de dinosaure avait été retrouvé dans les sables du lac près du village que nous habitions. Nous roulions en Chevrolet 1955.

Dans ce pays, le passé cohabitait avec le présent. J'aimais cela.

Le futur, de fait, ne semblait pas avoir besoin de s'inscrire dans la course au progrès, malheureusement pour la portée sociale qu'il était incapable d'ajuster, mais heureusement pour l'amoureux des temps immobiles que j'apprenais à être.

Six mois après notre installation, je dus accueillir Basile à l'aéroport Benito Juarez à Mexico – à ma connaissance un des seuls aéroports internationaux à donner l'impression d'être installé en plein centre-ville. Fraîchement émoulu d'une école de commerce française, ce fils de bonne famille revenait d'un périple en Inde et visitait les domaines qui lui avaient été récemment attribués par la nouvelle entité. Après avoir installé ses valises Vuitton dans le coffre de notre taxi VW Coccinelle, nous nous étions tassés sur la banquette arrière, lui, moi et son manteau Hugo Boss. La petite auto verte et blanche s'était alors jetée dans la circulation démentielle de la mégapole constamment congestionnée.

- Alors Basile, ce voyage ? Pas trop éprouvant ?
- Oh si, mon Dieu, que de pauvreté en Inde... C'était choquant d'être confronté à la misère à chaque coin de rue !

Des petits enfants colportaient des chewing-gums, des canettes de coca et des crucifix en plastique entre les files de voitures ralenties par les feux rouges et les carrefours encombrés.

- Eh ben tu risques de voir un peu la même chose ici, tu sais.
- Ah oui, en effet.

Le taxi passait au ralenti par les quartiers déla-

brés encerclant l'aéroport. La journée s'achevait dans un brouillard de gaz carbonique flottant au-dessus des embouteillages.

- De toutes façons, c'est bien triste, mais c'est la loi de la jungle. Seuls les plus forts survivent.
- Tu veux dire les gens comme toi ?
- Eh oui ! C'est comme ça, on n'y peut rien. C'est la sélection naturelle.

Je m'approchai du chauffeur et lui demandai, dans mon espagnol désormais rôdé :

- Auriez-vous la gentillesse de vous arrêter s'il vous plait ?
- Ben tu fais quoi, Laurent ?
- Moi rien, Basile. Tu descends ici, c'est tout. Ce quartier est un vrai coupe-gorge, mais tu es de ceux qui survivent à la loi de la jungle. C'est le moment de vérifier ta théorie. Moi je vais à l'hôtel et si tu veux je porte tes bagages là-bas.
- Tu déconnes ?
- Non, pas du tout.

Le taxi s'arrêta sous un réverbère.

- Allez, Laurent, c'est pas marrant.
- Effectivement, c'est pas marrant du tout d'être né pauvre. Mais un bel exemple de la race des seigneurs doit pouvoir se débrouiller pour regagner un petit hôtel trois étoiles par ses propres moyens, non ? Seuls les forts survivent, alors vas-y, éjecte-toi du taxi et survis.

J'ai toujours pensé qu'il valait mieux avoir de vrais ennemis que de faux amis. Le pauvre gosse de riche avait les larmes aux yeux. J'ai eu de la peine pour lui, soudain...

- Allez, maestro, on reprend la route, désolé pour l'interruption, dis-je à l'adresse du chauffeur, puis m'adressant de nouveau à mon collègue : Basile, tu réfléchiras à deux fois avant de dire des conneries pareilles désormais !

Le changement de siècle s'était déroulé sans la panne informatique globalisée qui était plus ou moins prévue. Les avions ne s'étaient pas écrasés, mes ordinateurs affichaient bien l'année 2000 dès le premier Janvier. L'existence suivait un cours paisible, partagée entre vie de famille et obligations contractuelles. Je gagnais du terrain sur la concurrence, qui par ailleurs me détestait franchement. Fidèle à ma maxime mexicaine, je préférais de vrais ennemis que de faux amis et production après démonstration, je devenais l'homme à abattre pour la société concurrente. Avec mon estimé partenaire Javier, le distributeur mexicain, nous évangélisions les stations régionales de Televisa. J'emmenais la famille à Vegas pour le NAB. Je faisais des incursions en Amérique du Sud, puis je rentrais chez moi sans être dissocié par les décalages horaires.

Au bout d'un an, je reçus un coup de fil de mon

patron, au matin :

- Laurent, il va vous falloir faire un choix, et vite malheureusement. Je vais être direct : je n'aurai plus aucun poste à responsabilité d'ici 15 jours, car nous avons été rachetés.
- Rachetés ? Mais par qui ?
- Par nos concurrents directs. C'était plus intelligent de leur part que de nous livrer une guerre continuelle.
- Et que dois-je faire, alors ?
- C'est comme vous voulez. Soit vous rentrez en France, auquel cas je peux vous payer les frais de déménagement, soit vous restez au Mexique, mais sans nous.
- Vous me virez encore ?
- Non, pas moi. Les nouveaux propriétaires.

Je venais de comprendre à quel point ces derniers n'étaient pas de faux amis ! J'étais donc virtuellement sans contrat – et sans emploi – d'ici deux semaines...

Je reposais le combiné, allais chercher un Coca au frigo et m'allumais une clope de retour sur la terrasse. Je regardais la '55 garée dans la cour, la petite cloche dominant le portail d'entrée, le jardin. D'une certaine façon, j'avais renoué avec mon voyage de '87, ou plus exactement je l'avais continué plus au Sud et en famille ! C'était déjà pas mal d'avoir réussi à aller si loin, je pensais. Mais pourquoi toujours rentrer ?

★

PORTRAITS

2001 +



Photo : Dick Rude

Rappels historiques : George W. Bush devient président des Etats-Unis en 2001. Après deux mandats catastrophiques, il laissera derrière lui une économie en mauvaise santé, les libertés individuelles sévèrement diminuées, le Moyen-Orient déstabilisé (guerre d'Irak) et l'Afghanistan en ruine. En France, une cohabitation inversée préside à la destinée du pays : Chirac est président et Jospin (PS) premier ministre. Cette troisième cohabitation aura pour effet de dépolitiser la population française, favorisant l'accession de JM Le Pen au second tour des élections de 2002 !

Disserter en images sur l'état du monde d'avant, c'est bien mais ça manque un peu d'humanité. Afin que cette dernière s'invite dans l'univers que je relate, il fallait qu'elle en fasse déjà partie, en quelque sorte, mais que je le (la) découvre, ainsi que ma place dans le monde !

Tout a commencé au tournant du siècle, lorsque j'ai décidé de rencontrer l'ex-frontman de mon groupe préféré !

J'avais été contraint de quitter le Mexique ; la mort dans l'âme et l'esprit en ébullition, je surnageais dans la vacuité des jours du retour accroché à une certitude : changer de métier et ne plus dépendre d'une technologie qui ne m'appartenait en rien. Revenir en France à une situation pré-expatriation était difficile à supporter et continuer à travailler pour ces crevards de la TV inacceptable. J'avais charge d'âmes, qui plus est, donc il était hors de question d'aller à nouveau vers l'empirisme.

Je me tapais la tête contre les murs de la petite maison de Coublemort, Isère, où ma famille et moi nous étions installés et je peignais des toiles d'ailleurs – des cieux et des bagnoles évocatrices de lendemains passés ; je pleurais ma Chevy '55 perdue, mais je sentais les routes pavées de l'état de Jalisco sous les roues de la chignole qui emmenait mon fils à

l'école tous les matins. Soudain, l'idée jaillit au détour d'un nid de poule : j'allais interviewer Joe Strummer et travailler pour la presse rock. Il était opportunément de retour sur scène après une bonne dizaine d'années de silence musical et je pensais logique d'aller à sa rencontre pour trouver un sens nouveau à ma vie. Après tout, il avait réussi à en donner un à mon adolescence par disques interposés, donc il pouvait me filer un coup de pouce en ce qui concernait mon souci existentiel du moment. Je passais donc quelques semaines à échauffer un plan qui me permettrait de rencontrer l'homme ! D'après un titre du premier album de la nouvelle formation de Joe, « On The Road To Rock'n'Roll », je décidais d'illustrer le formidable beat à 4 temps liant moteur à essence et guitares électriques en recueillant le témoignage quasi-évangélique du « punk rock warlord ».

Pour les non-initiés, la bagnole est un des thèmes récurrents dans la musique populaire depuis 1948, année de sortie du single 'Rocket '88' (du nom du vaillant moteur de l'Oldsmobile de l'époque), co-composé par le tout jeune Ike Turner. Les références à l'automobile y sont innombrables depuis lors, et la reprise de « Brand New Cadillac » du Clash s'inscrit dans cette veine. Joe, par ailleurs, en possédait un exemplaire de '55 loin d'être remis à neuf... Notez dans la marge que l'ami Kerouac promenait sa prose en Cadillac d'emprunt dans l'Amérique de 1949 en compagnie de son influent compagnon de galères Neal Cassady...

Je m'inventai donc une légitimité de journaliste spécialisé dans la presse automobile française que je faisais valoir sans vergogne auprès des maisons de disques représentant Joe Stru-



mmer – cœur de cible – ainsi que deux autres membres actifs de cette scène à haut indice d'octane : Brian Setzer et Mike Ness, respectivement membres des Stray Cats et de Social Distortion. Deux musiciens qui avaient profité de la brèche ouverte dans le rock convenu des seventies par Strum' et consorts pour s'y engouffrer à coups de power-chords, l'un en revitaminant le rockabilly, l'autre, plus jeune, en combinant l'électricité punk aux mid-tempos country de son adolescence.

Ma partition à moi s'apparentait plus à un jeu de dominos qu'à autre chose : si j'appelais le management de Mike Ness pour leur annoncer que, parfait inconnu, « je voudrais une interview de Mike, afin de parler de rock'n'roll et de voitures personnalisées », il me raccrocherait au nez. Si je lui disais plutôt : « Je viens de France à L.A en Juillet interviewer Joe Strummer et j'aimerais bien en profiter pour rencontrer Mike Ness », il y avait une chance qu'effectivement je puisse avoir un moment avec le frontman de Social D. Si j'appelais la maison de disques de Strum' en leur expliquant que : « J'ai un projet d'article sur le long terme et je vais en Californie interviewer Ness et Setzer, ça serait bien que Joe fasse partie du tiercé gagnant, non ? », j'aurais une chance de tomber sur une oreille attentive (d'autant qu'un nouvel album de son nouveau groupe, les Mesca-



leros, était en préparation).

J'ai donc littéralement harcelé chacun des représentants officiels des trois artistes en question en leur faisant croire que j'avais déjà l'aval des deux autres musiciens en lice : dominos !

Le premier d'entre eux fut le double-six estampillé Strummer : le patron de la filiale européenne de sa maison de disques, qui après m'avoir patiemment écouté (supporté), m'a envoyé une tonne de CDs pour pimenter mon voyage ! A sa suite, 'Rebel Waltz Management' m'a accordé une interview de Ness, sa raison sociale empruntée à une chanson du Clash n'y étant pas pour rien... Le troisième, par contre, n'a pas voulu entendre parler de moi. « Brian Setzer ne donne pas d'interview. ». Aucune importance : j'avais deux touches dont celle que je voulais absolument. Mon épouse et moi-même filâmes donc éponger le restant de nos économies mexicaines pour financer mon projet, oubliant au passage que j'avais promis de ne pas verser dans l'empirisme et...

Je m'envolais pour la Californie, un an quasiment jour pour jour après être revenu de sa frontière Sud, avec un dictaphone et une vingtaine de rouleaux de pelloche : j'avais aussi rendez-vous avec une contre-culture automo-



bile retournant à toute blinde à ses propres racines.

Je rencontrai Strummer à l'hôtel Chateau Marmont à L.A, et nous discutâmes plus d'une heure, ignorant l'attachée de presse qui ne m'avait accordé qu'une demi-heure. Son nouveau disque venait juste de sortir et j'avais décrété en guise de préambule qu'il avait passé le « Highway Test » (coincé dans les bouchons des heures durant, je l'avais passé en boucle dans le lecteur de ma voiture). « That's very good Laurent, you should keep it for your article ! ». Mon article... Je ne doutais pas une seule seconde que cette entrevue était celle que j'aurais rêvé de lire, donc qu'elle trouverait forcément éditeur ! Nous avons évoqué la musique, bien sûr, les voyages, le Mexique (il avait habité Mexico quand il était petit et son groupe s'appelait 'The Mescaleros'...), les Beatniks (« Allons à la recherche de ceux qui restent du noyau original, Joe, avec ta Cadillac, ça c'est un sujet qui claque ! » « Haha en tout cas c'est une excellente idée Laurent »), la '55, le Clash, la vie, la famille, l'internet naissant, la littérature et la poésie... A la fin de l'entrevue, il m'a glissé : « Tu as un rendez-vous avec Mike Ness demain ? Passe lui le bonjour de ma part ! ».

J'avais vu Mike Ness en concert en '99, alors que j'habitais encore au Mexique. Je me souvenais de son introduction à « un morceau dédié à Joe Strummer, du Clash. Il faut que je vous dise, s'il n'y avait pas eu de Strummer, il n'y aurait jamais eu de Mike Ness », enchaîné sur « I fought the law », chanson que The Clash avait remis au goût du jour. « Il n'y aurait pas eu de Laurent non plus, mon frère... ». A la fin du concert, les vigiles m'avaient interdit d'aller le saluer, malgré que j'aie fait bien des kilomètres pour assister au concert. Je m'étais promis de revenir un jour lui serrer la main. Un après-midi de Juillet 2001, je pénétrai donc dans sa maison de Santa Ana sur ces mots : « Salut Mike, tu as le bonjour de Strummer, que j'ai vu hier. ». Je venais d'un milieu professionnel où le mensonge est érigé sinon en vertu du moins en qualité. Je me trouvais assez plausible en journaliste de presse écrite !

Une vague semaine plus tard, je regardais New-York s'amenuiser derrière le hublot de l'avion qui me ramenait vers les miens. J'étais ravi d'avoir rencontré Joe et Mike, et d'avoir pu jauger de la qualité de la longueur d'onde qui passait entre nous. J'avais dégomme mon stock de pellicules diapo lors de l'Anti Blessing day, à Orange, le meeting qui réunissait tous les fondus de tôle vintage du Sud de la Californie. J'avais touché du doigt une réalité anthropologique qui non seulement m'ou-

vrait un horizon dépoli du consumérisme contemporain, mais s'accordait parfaitement avec mon sujet initial : une bagnole sur trois arborait un sticker Social Distortion collé sur le pare-brise, la planche de bord ou le pare-chocs.

Je n'avais pas placé cela dans mes priorités, mais j'avais pris soin d'emmener avec moi quelques toiles (mes peintures d'« ailleurs automobile » évoquées au début de ce chapitre) et j'avais trouvé une galerie d'art à Laguna Beach qui était intéressée par une expo ; à New-York, j'avais rencontré brièvement un agent littéraire qui voulait bien essayer de placer une ou deux de mes nouvelles... et pendant quinze jours, je m'étais promené de rendez-vous en centres d'intérêt dans la Datsun 240 Z sans assurance de mon collègue Lee J, pardonné pour l'occasion, la peur au ventre mais la tête dans les étoiles !

La meilleure de toutes ces nouvelles m'attendait sur le sol français, je le savais depuis des mois : mon deuxième fils allait naître dans les jours à venir !

Persuadé d'avoir de quoi écrire une jolie portion d'avenir, je décidai d'arrêter de fumer au-delà de l'espace clos de l'Airbus qui survolait l'Atlantique.

Les tours du World Trade Center volèrent en

éclat douze jours après la naissance de notre nouvel enfant... Galerie de peinture et agent littéraire cessèrent tout contact. Mon article sur Strum, ainsi que celui sur Ness, furent rejetés par la presse nationale, tout comme mes photos de l'Anti-Blessing Day. Je débarquais de nulle part pour tous ces rédac-chefs, et si la presse rock (?!) française ne m'accorda pas d'entrevue, le magazine de référence de l'automobile américaine accepta de regarder mes photos. J'appris trois choses, cependant :

- la libre diffusion de la pensée, édictée par la charte des Compagnons de la Libération aux fins de libérer la parole écrite dans le doux pays de France (lire : encadrer et soutenir la production de périodiques) était régie depuis Paris par un tout petit groupe plutôt hermétique à ce(lui) qui ne venait pas de sa sphère.
- il existait, dans une dimension souterraine, une presse indépendante à micro-tirage réunissant passionnés fauchés et lecteurs fidèles.
- mes « photos (étaient) pas mal, mais ce mouvement néo-rétro n'est qu'un épiphénomène californien, ça ne durera pas plus qu'un an là-bas et ça ne prendra jamais chez nous, tu verras. »

Je publiais mes articles dans un fanzine (à ma grande fierté, par ailleurs !) et gardais mes photos pour plus tard. Elles étaient « pas mal », j'avais bien entendu. Je rempilais à la TV (Suisse cette fois) et, une nuit alors que l'or-

dinateur calculait ses images de synthèse, je trouvais sur le Net des photos d'une Chevy '54 locale qui ressemblait à ce que je voulais faire de la '53 que j'avais achetée quelques mois auparavant. Je me mis en contact avec le propriétaire et quelques jours après, lui et un membre de son gang vinrent me chercher au bas de l'immeuble de la Télévision Suisse Romande... en Plymouth '58 Fury. Ce soir-là, je rencontrai donc les Cheaters, membres d'un car-club genevois qui vivait ce que j'avais entrevu en Californie.

Je leur parlai de ma démarche.

Je leur montrais mes photos.

En retour, ils m'ouvraient les portes de leur local, de leurs voitures, et de l'inframonde dans lequel ils évoluaient. Je vendis ma Chevrolet à l'un d'eux, m'achetai un modèle '55 (la même que celle que j'avais au Mexique, ou presque) et les accompagnais tant dans leurs virées que dans leur quotidien ; je logeais dans leur club-house et documentais leur vie. Pas leur existence.

Je développais avec mon épouse mes négatifs dans la salle de bains, lorsque les petits dormaient. Un jour je décidai de sélectionner les meilleures vues et d'en faire un livre - un beau livre totalement indépendant, écrit, mis en page, composé, financé et distribué par mes soins : « Cheatersville ». Avec l'aval du club, je mis donc en chantier cet ouvrage et dès sa sortie filai à Paris avec ma '55 et 'Cheater Pete' pour un premier meeting à la sauce Kustom.

Je vendis tous les livres que j'avais emmenés et obtins du rédac-chef du magazine automobile US de renom un article de 10 pages sur « Cheatersville ». Dominos encore : la presse spécialisée soudain réalisait que je savais quelque chose qu'elle ignorait. Elle louait les qualités de mes prises de vues, tranchant avec l'usuelle documentation purement technique publiée dans ses pages. A l'aube de la révolution numérique, le fait qu'elles soient prises exclusivement avec du matériel déclassé – mon vieil F2 et ses objectifs fixes, pellicules noir et blanc et diapos – séduisait les périodiques. En ce qui me concerne, elles étaient juste en phase avec leur sujet.

Je retournai en Californie avec Pete pour faire le tour des librairies indépendantes et des boutiques spécialisées déposer des exemplaires de mon livre. Au bout de deux semaines, le buzz avait fait le travail pour moi : je rentrai dans la dernière des boutiques de ma liste et la patronne, depuis son comptoir, me lança : « Ah, c'est toi Cheatersville. Je t'en prends dix exemplaires ».

- Mais tu ne peux pas m'en prendre sans en avoir vu un.

- Pas de soucis, tout le monde en parle, j'en veux dix et je te paie d'avance.

- Mais j'en ai plus avec moi.

- Tu m'en enverras, je te fais confiance.

- Ok c'est cool, j'apprécie sincèrement, mais tu vas regarder la seule copie qu'il me reste et me dire ce que tu en penses vraiment.

J'avais fait le plein de photos au fil des réunions de ce milieu en pleine expansion, et à mon retour, triais les propositions des différents magazines nationaux qui m'attendaient. « Cheatersville » était décliné dans toute la presse en question ; elle me commandait par ailleurs des articles sur ce mouvement qui s'avérait n'être pas qu'un épiphénomène.

J'étais ravi : j'avais eu raison de vouloir devenir journaliste et d'avoir envisagé le rock sous cet angle. Ma méthode intuitive des dominos s'était révélée payante et je quittai l'environnement télévisuel à tout jamais pour celui du reportage à l'ancienne.

« Without people you're nothing. ». Strummer avait raison : cette scène m'acceptait et effectivement, j'étais quelqu'un. L'étape suivante serait placée sous le signe de la réciprocité : « punk rock means exemplary manners to your fellow human being ».

Elle s'appellerait 'PowerGlide', d'après le patronyme des premières boîtes de vitesses automatiques Chevrolet et aussi pour sa traduction approximative en français « Force Tranquille », clin d'oeil au slogan de Mitterrand en '81 et à la gauche plutôt qu'au conservatisme détestable qui gangrène le milieu de la « mobilité à l'ancienne ». Cette réciprocité prendrait la forme d'un trimestriel national, et je continuerais à faire des livres seul en parallèle, DIY et punk rock obligeant.

Été 2001, Flashback.

J'avais été invité à un après-midi grillades. Le gars m'avait dit : « Viens passer un moment à la maison, tu rencontreras des gens cool qui roulent en américaines, c'est tranquille-famille. » Je m'étais donc rendu dans un petit hameau niché dans la campagne savoyarde et trouvais facilement sa maison grâce à la bonne demi-douzaine de muscle-cars garés dans la cour.

Ca sentait la merguez saisie à la braise. Des gosses jouaient près des autos, un chien-loup surveillant placidement la cuisson des viandes plutôt que la marmaille, des couples trentenaires discutaient sur la terrasse et dans le vaste salon. Présentations, serrages de mains, bises. Ecran de TV géant dans un coin de la pièce. « Une bière Laurent ? » - me proposa quelqu'un et clac une Budweiser m'arriva dans la main droite !

Je jetais un coup d'œil distrait aux bagnoles par-delà la baie vitrée mais la TV retint mon attention : un prévisionnel du résultat du premier tour des élections présidentielles venait de s'afficher. Le présentateur, au premier plan

de graphiques qui soulignaient avec une terrible acuité son commentaire me coupa le souffle en annonçant : « Les Socialistes sont apparemment évincés et ne resteraient donc en lice que Jacques Chirac, RPR (droite), et Jean-Marie Le Pen, Front-National (Extrême Droite) ». J'entendais 'Jean-Marie Le Pen, Affront National' mais distinguais en arrière-plan des exclamations de surprise. Je me détournai du poste de télé pour regarder tous ces convives – il y a une syllabe de trop dans ce mot-là, devinez laquelle – se congratuler – là il y en a trois - et déboucher du champagne. « Putain, on a gagné ! » « On va enfin pouvoir foutre tous ces bougnoules dehors » « Laurent tu veux une coupe ? ». J'étais atterré !

- T'as pas un Jack ou un truc un peu plus costaud ?

Paf, un verre de whisky remplaça la Bud. Je tournai le dos aux mutants qui continuaient à déclamer des énormités mais la TV passait des images de l'ancien membre de l'OAS qui déclenchaient des salves de 'hourra' dans la salle. J'étais pris entre deux feux et il fallait que je m'éjecte de ce cauchemar... Je finis mon verre d'une traite et aperçus le chien, assis tout proche de moi, insensible à l'excitation soudaine.

- Ah au moins un être normal, je pensais.

Comme j'avançai la main pour lui caresser la tête, il la mordit !



Rappels historiques : En 2007, l'autoproclamé et nouvellement élu « hyper-président » français Nicolas Sarkozy invite (en grandes pompes) le tyran lybien Muhamar Khadafi à Paris. Fiché comme terroriste, il aurait contribué financièrement à la campagne présidentielle de Sarkozy cette même année. 2009 : Barack Obama prend les rênes du pays, son slogan 'Yes We Can' soulevant une vague d'espoir dans le monde entier. A Copenhague, la 15e COP (Conférence of Parties) ne réussit toujours pas à accoucher d'un traité visant à limiter ce qu'on commence à appeler «le changement climatique». USA (et Chine) refusent toute ratification.



USA

NEW-YORK, MANHATTAN. 2007

La ville avait changé, ou alors c'était moi... Vingt ans avaient passé et je n'étais plus là pour chercher un but à ma vie mais pour la gagner : j'avais une interview en perspective puis un reportage photo à effectuer dans le New Jersey. Il n'y avait plus qu'un seul taxi Checker jaune en ville, et Joe Strummer n'était plus de ce monde.

J'étais en mission : nourrir un magazine (et ma famille), rapporter des informations de première main à ses quelques 7000 lecteurs, présenter l'ensemble sous une forme élégante, informative, distrayante et autant que faire se peut, subversive. Je pouvais reprendre ce flambeau, en quelque sorte : j'écrivais des reportages en forme de protest-songs et je continuais à faire des photos « pas mal ».

Le mouvement rétro-culturel initié au début de notre 21^e siècle puisait son inspiration dans la culture populaire de la fin des 40's, mais ses acteurs principaux avaient grandi avec le punk rock. Je pouvais enfin m'immerger dans un milieu aux références amies et transformer des années de prises de notes en solitaire en publications de livres et d'articles de presse.

L'internet avait propagé les codes de cet « univers à rebours » tout autour de la planète au passage du siècle. Cette réinvention d'un autrefois encore tangible était le fait d'une frange de ma génération en recherche d'authenticité ; je comprenais sa nécessité, ayant

été fraîchement débarqué d'un univers qui s'ingéniait à griller ses propres vaisseaux sous couvert d'avancée technologique.

L'obsolescence n'était pas au programme des fabricants d'automobile des années 40 et 50. Le rock'n'roll avait su s'adapter à toutes les époques qui avaient succédé à l' (ou aux) après-guerre(s), celle de '45 n'ayant jamais décidé de laisser le monde en paix. Cet intérêt pour le 'vintage', comme désormais étiqueté, n'était rien d'autre qu'un refus de l'époque contemporaine, similaire à celui qui avait pris place au sortir du second conflit mondial. La vie s'y déroulait sur ce rythme universel à quatre temps que j'avais évoqué au retour du Mexique en 2001, l'éternel beat du rock intimement mêlé à celui qui caractérisait le moteur à essence : 50 ans d'existence commune leur avait enfin conféré le statut de culture à part entière.

Le rock, la voiture et la moto ne pouvaient plus être uniquement appréhendés sous l'unique angle de la consommation. Ils étaient, n'en déplaise aux fantômes de mes études, bel et

Rappels historiques : France : L'interdiction de fumer dans les lieux publics devient effective en France en Février. Sarkozy réussit à juxtaposer « faillite morale » et « héritiers de Mai '68 » dans un discours (pré-elections). Segolène Royal (PS, également candidate aux présidentielles de 2007), déclare depuis la Grande Muraille de Chine : « ... qui n'est pas venu sur la Grande Muraille n'est pas un brave, et qui vient sur la Grande Muraille conquiert la « bravitude ». »

bien « marques de leur époque » et de fait, les formes d'un art populaire bénéficiant de l'intérêt de (presque) toute la planète, par Saint Elvis !

Mais bref, j'étais à New York, loin de mon propre passé, loin des Beaux-Arts, loin de DSM et somme toute presque chez moi : il m'avait suffi de dessiner les contours d'un univers pour que 7000 personnes s'y retrouvent, en France et de par le monde.

J'avais établi mes quartiers à Koolsville, comprenez qui peut ! Seul bémol, j'avais été obligé de troquer mon vieil F2 contre un appareil numérique, production oblige.

Les trimestriels PowerGlide sortaient régulièrement. Edités par une société initialement préoccupée de farouches motocyclettes et de rentrées publicitaires les plus conséquentes possible, ils étaient le fruit d'un combat permanent en interne : je refusais catégoriquement



que les pages de mon journal soient assimilables à leurs publications ; je me battais également à chaque numéro pour que le travail des free-lancers soit payé. En retour, l'éditeur me fermait les portes de la compréhension du « monde de la libre circulation de la pensée », de ses rouages et de la délivrance d'une carte de presse. Plus anecdotique ?

Mexique, Devil's Run : une bande de motards hirsutes, issus pour la plupart du monde du skate-board, redécouvrait les joies de la route filant à travers le désert sur des bécanes dépouillées, hors d'âge ; je les accompagnais avec mon Nikon sur cet itinéraire que j'avais parcouru avec la Honda de Lee, des années auparavant. Michael Lichter, un respectable photographe de presse américain, spécialisé dans la saga motocycliste yankee, était lui aussi de la partie. A l'étape de San Felipe, il se présenta à moi et après un échange formel sur la comparaison du matériel que nous utilisons, risqua :

- On se connaît, il me semble...
- Je ne crois pas Michael, mais je peux me tromper. On s'est peut-être croisé quelque part...
- Tu n'es jamais allé à Daytona Beach ? (note : la grand-messe des bikers US).

Je souris à cette évocation : c'était précisé-

ment l'endroit que je voulais éviter.

- Non, jamais. Ni là ni à Sturgis. (note 2 : la seconde grand-messe du même public)
- Pourtant tu bosses bien pour un magazine moto français, non ? J'ai le nom sur le bout de la langue.
- Oui, en quelque sorte. Je leur vends des articles parfois, mais je bosse surtout sur mon magazine et mes livres.
- En effet... ici aux USA tu as gagné un prix avec un de tes bouquins, c'est ça ?
- Oui tout à fait !
- Ecoute je suis sûr qu'on s'est rencontré à Daytona, avec le rédac-chef de ce mag français. On a parlé de tes livres, de ton prix, de ton propre magazine, tu ne te souviens pas ? Comme je ne trouvais rien à lui répondre, il ajouta :
- Tu étais plus maigre, il me semble, plus fluet. Et tu avais rasé tes cheveux... Ca me revient maintenant.
- Non Michael, je n'ai jamais été maigre, ni chauve.

Par contre le photographe qui convoque cette anecdote l'était (et était lui à Daytona) : il s'était fait passer pour moi auprès d'un public US que je choisisais d'ignorer avec la complicité du responsable de son magazine,



JAPON

YOKOHAMA, 2005-2013

En 1977 j'avais voyagé dans les étoiles pendant deux heures, aspiré vers l'infini par le générique de début d'un trop long métrage. Son histoire ne m'aurait pas transporté autant que les vaisseaux spatiaux qui crevaient littéralement l'écran : Star Wars, venait de sortir dans les cinémas français et m'avait baladé outre-espace sans pour autant m'immerger dans les tribulations de ses Jedi, Wookies, ou autres Storm Troopers.

Ce manque de substance caractérisait American Graffiti, le film précédent de Georges Lucas. Il ne tenait debout que parce que les bagnoles y avaient décroché le premier rôle, exactement comme les fusées éclipsaient les acteurs dans son opus galactique ! Ici, la Ford '32 d'un Skywalker rock'n'roll tenait la dragée haute à la noire Chevy '55 d'un Vador à peine esquissé. L'espace était confiné à la récréation de jeunesse californienne, mais la faille temporelle (« Where were you in '62 ? » clamait l'affiche) remplaçait en quelque sorte les constellations de la Guerre des Etoiles... et la Chevrolet explosait un peu comme l'Etoile (également) Noire à la fin du film !

En '62 je n'étais pas né, mais en cette fin 2009 j'étais assis sur un quai du port de Yokohama, face aux deux stars en question préservées des outrages du temps et des exigences hollywoodiennes ! J'avais curieusement l'impression d'être au bout du chemin, pas seulement parce qu'il s'arrêtait sur le front de mer ou que j'avais déjà eu deux modèles 1955 de la filiale General Motors. J'aimais bien venir à Yokohama, ce n'était pas la question. J'aimais bien les véhicules d'un autre âge. J'étais sensible aux

souvenirs qu'ils convoiaient : je pouvais me les approprier le temps de les transmettre par le biais d'articles ou de livres. Je les documentais avec l'envie d'inviter le regard à un petit voyage à travers mon cadre et quelque part dans le temps. Passé ou présent. Jamais futur.

Mon pote de bordées high-tech Yomgui m'avait confié un jour au sortir du Transsibérien : « On est des chasseurs de mythes ! ». Le concept d'aventure était justifié, au besoin, tant qu'on ne mettait pas les pieds dans un salon ou un symposium, en ce qui me concernait. L'anthropologie automobile à laquelle je me livrais désormais me semblait plus prometteuse que la fuite en avant qu'impliquait la course à la performance numérique. « American Graffiti », une comédie ouvertement à contre-temps, avait propulsé son réalisateur vers l'avenir. J'étais là entrain d'essayer de décrypter ce que la Chevrolet pouvait m'en dire. Ou la Ford. Mais j'aime moins les Ford.

Shige Suganuma avait grandi à Yokohama, près de la base militaire US Area-1. Il avait entrevu l'Amérique des trouffions à travers ses gril-

Rappels historiques : 2007 : une banque US en difficulté entraîne des baisses soudaines dans les places boursières US, Européennes et Japonaises. 2008 : toutes interconnectées, les banques sont en cessation de paiement et/ou dans l'impossibilité de prêter de l'argent, suite à la faillite de Lehmann & Brothers aux USA. L'investissement, le commerce international, la consommation et les remboursements de prêts immobiliers se réduisent comme peau de chagrin. Le monde entre en récession.

lages : chromes, burgers, rock'n'roll et aussi les deux petits yeux façon cartoon du logo 'Moon' collés sur certains pare-chocs. En 1968, Nissan gagna le Grand Prix du Japon grâce à un moteur Chevrolet préparé par M. Moon, fondateur de la société californienne éponyme. Ces voitures contèrent à Shige une histoire d'après-guerre à la victoire sur terrain neutre; de plus les produits Moon avaient permis l'association américano-nipponne gagnante. A vingt ans, il fit l'acquisition d'une Ford Thunderbird et fila en Californie chercher de quoi l'accessoiriser. Il y termina ses études supérieures et son apprentissage de l'histoire de la car-culture américaine. Dean Moon, qu'il rencontra en '83, en était l'une de ses personnifications. Leurs intérêts communs les rapprochèrent et ils devinrent partenaires – Shige revendait les accessoires Moon au Japon – puis amis. Shige installa les quartiers de sa société Mooneyes sur l'ancienne base Area-1, puis hérita de celle de Dean en Californie à la mort de ce dernier. Depuis lors, il habite une exquise bulle temporelle de laquelle il fait émerger une fois l'an une Californie du Sud qui n'existe plus, lors du «Mooneyes Yokohama Hot Rod and Custom Show» !

Des milliers de dévôts s'y rendent pour communier sur l'autel de la Kustom Culture et cette an-



née là, les deux icônes du film de Lucas étaient les invités d'honneur, au côté de la Thunderbird de Billy Gibbons. Une flopée d'Américains, dont Billy G lui-même, y étaient conviés rituellement avec leurs véhicules. Cette Californie sous cloche – le Convention Center – savamment orchestrée scintillait neuf heures durant aux yeux du monde en lui offrant les plus belles personnalisations auto et moto hors USA. Je m'y sentais diffusément mal à l'aise, comme à la sortie de Star Wars. Comme après un énième visionnage d'American Graffiti.

J'étais entouré d'américains braillards dès le petit déjeuner forcément somptueux proposé dans l'un de ces hôtels qui tant me déplaisaient, Hilton ou Intercontinental, avec lesquels j'étais obligé de renouer pour l'occasion. Adjacente malédiction, je passais obligatoirement la journée qui s'ensuivait dans un immense hall d'exposition me rappelant fortement la limite de l'aventure évoquée avec Yomgui !

Mais à la vérité, j'avais l'impression désagréable de m'être fourvoyé dans un Japon sans Japonais !

Le salon ne durait qu'une journée. Celle d'avant me préoccupait (jet lag et obligations contractuelles), celles d'après me ravissaient. Je pouvais passer du temps avec les vrais acteurs. Je faisais *enfin* connaissance : j'échangeais avec des gens de tous horizons, je pouvais me promener à la fois dans la modernité

du Japon contemporain et chez les officiants de sa contre-culture automobile. J'appréciais hautement la passion et le soin avec lesquels les japonais alignaient leurs réalisations sur la scène internationale. Au fil de discussions avec Shige, je trouvais l'aventure humaine de Moon/Mooneyes passionnante : elle s'articulait à la jonction entre le fils d'un pilote de chasse de la seconde guerre mondiale et un bricoleur passionné de vitesse enrôlé dans la Marine de l'autre camp dès 1941.

C'était tentant de chroniquer les deux facettes de la saga humaine et industrielle de Dean et Shige. La forme et un peu du fond qui manquait, disons, aux films de Georges Lucas !

7 Juin 2013

Des années avant cet été, j'avais été envoyé au Guatemala, vous allez comprendre, pour effectuer une intervention à la TV locale. Le matériel devait m'attendre sur place, puisqu'expédié en amont. Le lendemain de mon arrivée, on m'annonçait que je pouvais profiter de ma journée pour cause de souci logistique. Deuxième jour, idem. Troisième jour, quelle surprise, toujours rien. Une semaine plus tard, je rentrais bronzé et en forme : les champions chargés de la logistique en France avaient confondu le Guatemala avec Cuba... et l'équipement n'était jamais arrivé !

Le 7 juin 2013, donc, François Hollande, président de la république française en voyage au Japon, venait de confondre dans un discours officiel les peuples japonais et chinois : une gaffe genre Guatemala-Cuba version XXL. Je n'étais pas surpris outre mesure mais j'avais honte pour lui et par voie de conséquence pour nous tous.

Les Japonais que j'avais eu l'heur de côtoyer avaient toujours fait montre de prévenance et de délicatesse à mon égard ainsi qu'à tous les étrangers qui leur rendaient visite. C'est un trait culturel qui m'avait profondément touché.

J'envoyai un message à Shige pour lui présenter mes excuses, ainsi que celles de mes compatriotes moins cons que celui qui nous représentait aussi gauchement (les relations sino-japonaises étaient – et sont toujours – tendues depuis des générations ; si un gars devait le savoir, c'était bien Hollande, non?). Ca m'était venu spontanément, hors parenthèse. Sa réponse a été simple, directe et diplomate, du genre « On fait tous des erreurs, c'est humain. Merci pour ton mot Laurent. Bien à toi, Shige ».

Début Novembre 2017, j'eus l'agréable surprise de recevoir une invitation au Xeme Mooneyes Yokohama Hot Rod and Custom Show, un billet d'avion, une réservation à mon nom à l'Intercontinental, le tout accompagné d'un petit mot de Shige Suganuma disant : « Au plaisir de te revoir. Amitiés. Shige ».

DSM #2

2014 +

J'avais été forcé d'abonner mon petit magazine au profit de mes envies de livres. Au cours de ces années de journalisme, j'avais été au contact de bon nombre de personnes qui faisaient l'actualité musicale, esthétique et artistique de cette scène 'vintage', puisqu'il faut bien lui donner un nom qui résonne aujourd'hui. J'avais rencontré les éléments fondateurs de courants culturels essentiels à la définition de leur temps. C'était formidable !

Cependant, la prolifération de photos à la précision chirurgicale modifiait la loi de l'offre et de la demande en matière de reportages. Les tarifs de tous les participants, pourvoyeurs d'images et rédacteurs confondus, étaient revenus à la baisse : le flot de clichés numériques arrivant dans les rédactions en l'échange d'une simple référence faisait la part belle à des économies de fonctionnement.

Elles n'arriveraient pourtant pas à sauver la chose imprimée à tirage modeste : la publicité fuyait ses pages, migrant progressivement vers les algorithmes impeccablement calibrés des réseaux sociaux. Il était temps pour moi de faire le point et renouer si possible avec mes fondamentaux.

Je pratiquais donc un exorcisme tranquille en allant m'installer dans ce cimetière de mastodontes d'acier. Je voyageais à rebours dans des voitures qui avaient convoyé mes rêves

d'adolescent, promené mes espoirs et aiguisé mes envies. Je déambulais parmi les époques de ces machines désormais au rebut, imaginant les millions de kilomètres, de gens, d'espoirs et d'histoires qu'elles avaient transportés. Je refusais qu'elles disparaissent sans un ultime hommage, sans que je puisse laisser trace de leur existence et figer le souvenir des loyaux services qu'elles avaient rendu à tant de générations. Elles étaient marque d'époques en voie de disparition, solitaires, déjà oubliées...

Je revenais lentement au plaisir de photographier sans obligations dans cet environnement que je contribuais à ma manière à sauver d'un ultime voyage. Je me sentais plutôt en paix avec le décalage qui existait entre mes aspirations et la marche du monde. Je prenais mon temps. Je réfléchissais... « End the Joke, Die For your Art ». « Measures of Disorder ». Si ces deux photos de graffitis new-yorkais n'avaient pas décidé de la trajectoire sur la-

Rappels historiques : 2015 : après l'attentat contre le journal Charlie Hebdo, le gouvernement proclame l'état d'urgence, prélude à un contexte 'sécuritaire' qui va s'ancrer dans la durée. 2016 : le président François Hollande remet en secret la Légion d'Honneur au successeur du roi Fahad, ce dernier ayant commandité la mise à mort de 153 personnes dont un opposant au régime en 2015. Le Royaume Uni décide d'un divorce avec l'Europe par référendum (Brexit).

quelle j'allais construire ma vie, elles m'avaient toujours accompagné. L'époque changeait drastiquement tout autour de moi, et alors ? Si l'art était vraiment la marque de son époque, il fallait chercher où et comment cette dynamique se superposait au quotidien. Je réalisai finalement qu'elle avait toujours été là, quasiment toujours étalée sous mes yeux, depuis New York jusqu'à ces véhicules abandonnés sur des voies de garage...





MEXIQUE #3

2015-2021

William Burroughs, ce fripon, avait eu le dernier mot, mais je l'ignorais du temps de l'interview des Beaux-Arts : « Qu'est-ce que l'art ? Un mot de trois lettres ! ».

Des mots, des signatures et des vocables se répétaient à l'infini dans l'espace public depuis les 80's, de New York à Paris, de Berlin à Mexico, de Buenos Aires à Helsinki...

Il s'en dégagait une forme certaine de graphisme, une identité globale et quelques patronymes, dont Futura 2000, graffeur émérite et copain du Clash depuis leurs concerts au Bond's ... Les murs avaient pris la parole comme la parole elle-même avait pris le pas sur la musique instrumentale, n'en gardant que le rythme : le graffiti et le rap s'étaient installés dans la galaxie culturelle de la fin du vingtième siècle.

La première décennie du 21^e siècle redécouvrait le muralisme sous l'estampille Street Art. Le mot de trois lettres était inclus dans l'appellation et la question fatale n'avait pas à être posée. Je m'étais attelé à en comprendre la raison et en apprendre l'histoire. J'avais mis en chantier la production d'un nouveau livre de photo-littérature, comme disait Danny Lyon, en m'immergeant parmi les Brigades Internationales de peintres qui coloraient les murs de Barcelone. J'avais eu l'impression que cet art mural était le produit d'une conscience collective et l'intuition que son moteur n'était

pas si éloigné de celui qui liait punk rock et hot rods, rock'n'roll et vieilles voitures, si vous préférez. Quand je suis arrivé à l'anniversaire des 25 ans d'occupation d'un ancien bâtiment de la Guardia Civil par les héritiers des courants anarcho-sindicalistes de la guerre civile, la chanson « Guns of Brixton », du Clash, résonnait dans tout le quartier !

Je n'étais pas surpris outre mesure.

Une reproduction du tableau de Picasso, « Guernica », peint pour dénoncer les atrocités combinées des fascistes et des nazis sur ce petit village d'Espagne en 1936 ornait l'un des murs intérieurs du squatt. « Je ne crois pas en Dieu, je crois en Picasso » avait énoncé Diego Rivera, peintre mexicain, alors qu'il vivait à Paris et apprenait du vieux continent les subtilités d'un art pictural en pleine évolution. En 1921, à l'issue d'une décennie sanglante, il fut mandaté par le récent gouvernement des Etats Unis du Mexique pour illustrer l'histoire de son pays. Il devint l'initiateur de la transposition de l'art de la fresque dans l'espace pu-

Rappels historiques : 2017 : Donald Trump devient 45^e président des USA sur un programme aux accents conspirationnistes et xénophobes. Il accuse notamment les immigrés mexicains d'être des « criminels et des « violeurs ». Macron succède à Hollande. En écho à la réflexion de Sarkozy de 2007, il compte « inventer l'Etat Providence du XXI^e siècle », et dans les faits accélérer la démolition du système social mis en place par les Compagnons de la Libération en '45. Il invite Trump à la cérémonie du 14 Juillet de la même année.

blic : le muralisme venait de naître et avec lui le premier syndicat de peintres et d'artistes, d'obédience communiste ! Rien de surprenant, donc, à ce qu'ils reçoivent à Mexico en 1937 un Trotsky en cavale et que cette terre d'accueil – pas seulement de desperados – ait hébergé André Breton, Henri Cartier-Bresson, Tina Modotti, William Burroughs (encore lui !) et sa clique de copains : Jack Kerouac, Neal Cassady, Allen Ginsberg. Je pourrais continuer le name-dropping en ajoutant Ken Kesey à la suite des chefs de file du mouvement Beat, puisque dans leur sillage il donna naissance à une tendance de plus grande ampleur, cataloguée Hip, et sa cohorte de suiveurs chevelus, Hipsters originaux devenus rapidement Hippies ...

Je retournai donc au Mexique, après avoir publié mon livre sur la capitale catalane. Je voulais retourner aussi bien aux sources de la peinture murale qu'à celles de mon idéal de 'citoyen du monde'. La ville originelle de Mexicali, depuis mon dernier passage en 2005,



s'était vidée de ses commerçants, remplaçant l'activité humaine par des tableaux gigantesques ornant les façades des immeubles des années '40 ! Je déambulai dans un univers différemment coloré désormais, totalement détaché de mes souvenirs et d'une époque grouillante d'activité. Le contraste était saisissant, et en même temps apaisant ; je pouvais superposer à cette version épurée de la ville à la fois mes clichés vieux de 25 ans (!) et ce que ma mémoire en conservait – l'histoire vécue dont la photo n'est qu'un rappel...

J'avais passé une bonne partie de ma vie à traverser les frontières, et longeant celle-ci je restai un temps à Tijuana, légendaire ville de débauche pour ceux venus du Nord. Droopy, un membre fondateur du moto-club californien les Satan's Slaves, m'avait raconté qu'il y venait s'approvisionner en came dans les sixties. Il cachait sa cargaison sous la banquette arrière de sa voiture et passait la douane le sourire aux lèvres. S'il se faisait contrôler, il souriait toujours lorsqu'en ouvrant le coffre l'officier bondissait en arrière à la vue du squelette qui s'y nichait !

- Mais qu'est-ce que tu fous avec ça dans ton coffre ?

- Je la promène... C'est Betty, elle s'appelle

comme ça.

- Referme moi ça et fous le camp, pauvre malade !

Betty avait été dérobée par ses soins dans une quelconque classe de biologie à LA, et hors trafic de stupéfiants, prenait parfois place à l'arrière de sa Harley pour pimenter les balades... Charles Manson était une de ses accointances, et ce gars-là marchait avec la mort, aucun doute là-dessus.

Quant à moi, j'avais quitté les hôtels 5 étoiles depuis longtemps et je logeais dans des chambres d'hôtes chinées sur Internet. Les propriétaires, généralement charmants, m'indiquaient les endroits à risque, m'évitant ainsi de me fourvoyer : Tijuana est une ville assez dangereuse.

A l'époque des téléphones portables, se promener en ville avec un appareil photo en bandoulière attire forcément l'attention. De fait, je gardais le mien dans mon sac à dos et le sortais uniquement lorsque le besoin s'en faisait sentir. Notez que même sans Nikon apparent, j'avais été accosté dans un bar par un balèze qui me soupçonnait d'être un agent de la DEA et qui, de fait, ne me voulait pas de bien... C'est donc avec circonspection que je marchais dans les rues de cette plaque tournante

du trafic de drogue à destination des USA. Sous le pont qui franchit le canal de drainage des pluies du désert, trois piliers joliment peints méritaient que je m'approche pour en faire un cliché. Je descendis donc dans le canal avec un peu d'appréhension, puisqu'un attroupe-ment de zombies avait trouvé refuge tout à côté de ma cible, dans l'ombre de l'arche de béton. Je pensais que les artistes avaient pu s'approprier l'endroit le temps d'exécuter leur travail, et que je pouvais prendre un moment pour sortir mon appareil photo... J'avais été menacé quelques fois dans ma vie, mais jamais par un attroupe-ment de morts-vivants : le groupe m'avait vite repéré, et au ralenti s'approchait de moi en m'invectivant « Prends pas de photos, putain ! ». Et moi, quasiment dos à eux : « Je ne vous vise pas, je veux juste prendre des photos des peintures, sous le pont ! ». Du coin de l'œil je les voyais s'approcher, pauvres hères dépenaillés en colère. « Regardez, je ne vous vise pas, je prends juste trois clichés, pas du tout dans votre direction ! Je compte : un - clic - deux - clic - trois. ».

Je me retournai.

Ils m'encerclaient.

Des mecs. Des nanas (enfin je croyais). En hail-lons (j'avais déjà remarqué !). Uniformisés par la crasse qui les recouvrait et faisait en sorte que leurs vêtements tiennent encore debout.

« C'est fini, je range mon appareil, vous voyez ». Je leur souriais.

- T'as pas pris de photo de nous ?

- Non, j'ai été honnête. Je voulais juste les trois peintures là-bas... Pas le choix, fallait que je m'approche. Désolé de vous avoir dérangés...

- On n'aime pas trop les photos, ici. Tu peux comprendre ?

- Tout à fait. Une clope ?

Je comprenais, c'est vrai. A la marge de tout, camés jusqu'aux yeux, sous-alimentés, ces êtres humains éreintés n'avaient pour défendre leur intimité que la cohésion de leur groupe et la peur (le dégoût ?) qu'il inspirait. Puisque la tension était retombée, on a un peu discuté de leurs conditions de survie, en fumant des Marlboro américaines.

On ne souligne jamais assez les vertus des cigarettes partagées...

Droopy marchait avec la mort, pensais-je. En ce qui me concernait, je réalisais qu'elle me suivait avec une attention particulière.

J'avais appris du punk rock que rien ne valait la confrontation. J'avais appris des écrivains beat que l'immersion était la clé de la compréhension. J'avais développé une éthique professionnelle qui incluait le facteur risque et une éthique personnelle qui se devait d'en contourner les aspérités et autant que pos-

sible, le conflit. Je n'avais pas peur, enfin pas trop. Pas toujours.

A Guadalajara, je parlais avec un bouquiniste de mon livre sur le Street Art à Barcelone, en insistant sur certaines de ses racines profondément ancrées dans l'histoire récente de l'Espagne, lorsqu'elle se voulait à la fois une république et un laboratoire du futur basé sur la solidarité, la mise en commun des ressources et l'abolition de la propriété privée. Naturellement, la discussion s'orienta sur les points communs qu'avaient certains des artistes catalans que j'avais rencontrés avec ceux issus du syndicat de peintres muralistes mexicains des années '20. Il me dit qu'il était devenu primordial de créer des passerelles entre l'histoire de l'art et l'histoire contemporaine pour mieux appréhender cette dernière. De fil en aiguille, je lui confiai que j'avais découvert cet auteur mexicain, Paco Ignacio Taibo II lors d'un séjour en Arabie Saoudite. J'étais tombé par hasard sur son ouvrage « La vie même », et que depuis lors sa réflexion sur le « paysage humain » ne m'avait pas quitté. J'avais lu (et relu) tous ses livres traduits en français. Je lui avais même emprunté deux personnages secondaires pour colorer mes propres écrits, l'un tiré de l'histoire 'réelle', et l'autre purement fictif, mais que je n'avais jamais réussi à le joindre pour lui signaler cette récupération

(cet hommage, en fait...).

- Ah, tu veux son numéro de téléphone peut-être ? Je le connais bien, tu verras il est sympathique. Je te demande juste de ne pas lui dire qui te l'a confié, d'accord ? ...

Je l'appelai donc, un jour. Il était devenu l'équivalent mexicain d'un ministre de la culture, ou quelque chose comme ça.

- T'es qui, j'ai pas bien compris...

- Laurent Bagnard. Je suis français et je vous ai emprunté deux personnages pour écrire une histoire.

- Ah oui ?

- Heu, oui... J'aime bien vos livres, vraiment, et ces deux hommes en sont sortis pour se continuer un peu dans le mien. Ils parlaient bien d'anarcho-syndicalisme et de Brigades Internationales, et j'avais besoin de leurs voix. Je voulais vous...

Il m'interrompit : Tu as bien fait, Laurent, content qu'ils aient pu te servir ! A un de ces jours !

La vie même...

A Pachuca, je rencontrai l'un des membres du collectif de peintres « Germen Crew » qui avaient réhabilité tout un quartier de la ville

grâce à leur art. Ils avaient repeint toutes les façades du Barrio Cubitos, gagnant petit à petit la confiance des habitants, puis les invitant à participer à cette monumentale œuvre collective. La transformation de leur environnement modifia drastiquement le mode de vie des résidents en éradiquant toute forme de crime de leur environnement.

La rédemption par la couleur venait s'ajouter à la palette des vertus esthétiques déjà étendues du phénomène muraliste contemporain.

Démonstration par l'exemple, j'avais compris sa raison d'être contemporaine, et j'avais l'impression d'en savoir un peu plus sur son histoire. J'espérais qu'elle se continue de façon à répondre désormais à une question plus pertinente, calibrée pour les gosses entrant dans des écoles d'art : « A quoi ça sert, l'art, kids ? ».

La capitale fédérale du Mexique brille d'un éclat particulier sur ma cartographie du monde. Ce monstre urbain englobe toutes les qualités et tous les défauts que l'on peut associer à une grande ville. Mes aspirations passéistes s'y sentent en terrain ami, le fait que j'y ai résidé balise un univers de souvenirs qu'il m'est agréable de retrouver en marchant sur mes propres traces, à l'occasion. Mes repères ne changent guère, même si certaines zones que j'affectionne sont devenues un peu trop

à la mode à mon goût. La qualité de l'air semble s'être améliorée. Paco Ignaciao Tai-bo Il fait des conférences historiques gratuites dans les parcs publics. Les zones de tranquillité n'ont pas été altérées et même si la maison de Trotsky est maintenant devenue un musée, elle est restée agréablement anachronique et reposante. Tout autour, l'arrondissement de Coyoacan relie toujours la ville à son passé de capitale du nouveau monde. Tepito, le marché des voleurs, reste immensément dangereux mais jamais en compagnie de mes potes Sergio et Polo, l'homme qui arrache un 9mm de la main du gars qui le braque, le démonte en deux temps trois mouvements, lui rend en pièces et lui dit « entraîne toi avant de te lancer dans le crime, imbécile ».

A Mexico, il y a des sorcières qui expérimentent l'antigravité sur des suspensions – des machins de mauvais goût, avec des arches et des boules de Ying-Yang accrochées après – en approchant leurs petites mains de certains éléments et leur imposant des mouvements contre-nature. (Enfin il y en a au moins une qui nous a rattrapé dans le métro, Sergio et moi, juste après qu'on ait assisté à sa petite démo dans un magasin chinois. Elle nous a balancé notre CV direct, comme ça. Notre âge, nos situations maritales respectives etc... Sorcière et télépathe, donc !). Il y a des brocanteurs cools qui exhument des jouets de science-fiction des années 50-60 pour des prix raisonnables ou juste pour le plaisir des yeux, des vendeurs

de dvd pirates un peu partout, un monde souterrain qui affectionne les disques vinyle et les groupes garage, un quartier de boutiques de photographie qui puisent encore dans une faille temporelle des Nikon construits comme des tanks, des vieilles Ford, Harley, Chevy qui dorment depuis des années dans des garages poussiéreux... Il y aussi toutes les histoires que je n'ai pas encore entendues, racontées ou vécues, toutes les photos que je n'ai pas prises, toutes les personnes que j'aime à revoir et toutes celles que je n'ai pas encore rencontrées. Le tout saupoudré d'une pincée de mise en danger, de jours colorés, de tremblements de terre, d'ésotérisme de bazar et de croyances ancestrales.

C'est un peu abrupt, je le vois bien, mais je crois que je vais vous laisser là, parce qu'il faut que j'y retourne. Histoire de finir sur une note moins coupante, disons aussi que je vous y invite.

Hasta luego !



PHOTOGRAPHIE

L'équipement qui a évolué au fil des images constituant la colonne vertébrale de cet ouvrage se décline ainsi, pour l'essentiel :

- 35 mm analogique Praktika, avec trois objectifs ; 24mm, 50mm et 135mm.
- 35 mm analogique Nikon F2, avec une multitude d'objectifs manuels Nikkor dont : 50mm f/1.4, 35mm f/2, 15mm f/3.5, 200mm f/4, 180mm f/2.8.
- Nikon D1x.
- Nikon D700, avec un 24-70 mm et les Nikkor cités auparavant.
- APS numérique Fujifilm X-M1, avec un 16-50mm et un 50-210 mm.

NOTE : les pellicules NB les plus utilisées ici sont des Kodak TMax 100 et 400 pour la plupart, suivies de près par des Ilford 125 et 400, souvent développées à la maison. Les pellicules couleur sont principalement des diapositives Fuji (Velvia, souvent) ou des Kodak Ektachrome.



POSTFACE

Les plus belles histoires sont celles qui ne se racontent pas, celles qui restent la propriété exclusive de ceux qui les vivent. A l'heure où j'écris ces lignes-ci, je me projette dans un avenir où j'aurai achevé de mettre en mots les anecdotes qui accompagnent les photos illustrant à la fois ma trajectoire, mon savoir-faire et mon parti-pris existentiel...

Il y a donc dans cet ouvrage (encore en gestation) tout ce que j'ai décidé de montrer, de dire et – c'est la raison de cette postface écrite en tout premier lieu – tout ce que je dissimule déjà. Je sais à peu près tout ce que je tairai au fil de l'élaboration de ce livre mais fixons l'instant, pour être clair : je viens de finir une première sélection de photographies prises entre 1985 et 2022, soit pas loin de quarante années de vie. De ma vie.

L'idée première était d'offrir un point de vue sur le monde, en images tout d'abord. En effet, j'ai eu l'heur de visiter et travailler dans quarante deux pays, ce qui n'est pas commun. J'ai pu, pas toujours, prendre des instantanés de ces endroits et c'est le premier point que j'aimerais aborder ici :

j'ai travaillé dans le milieu de la vidéo broadcast (la télévision) pendant dix ans. Ensuite je suis devenu photographe de presse. J'ai donc fait des photos avant d'être considéré

comme professionnel puis continué à prendre des clichés après avoir raccroché officiellement les gants. En tant que pro, j'ai fait des photos ciblées. Des photos qui racontaient l'époque, qui ont illustré des articles et fait l'objet de quelques livres : elles avaient toutes un thème, une orientation, un but immédiat. Elle répondaient à une demande.

Celles compilées ici répondaient à un besoin.

Etre à Las Vegas, par exemple, et ne pas fixer sur pellicule (de préférence) le grandiloquent bazar qui fait la photogénie de la ville répond à un besoin de témoigner qu'il existe dans cet univers factice des endroits auxquels on peut s'identifier. Des éléments de décor qui produisent un peu d'émotion, incitent à la rêverie, s'agrègent à un tissu culturel. Gratuitement.

J'aime me promener, muser, comme on disait autrefois. Je me suis donc baladé dans le monde. Et ce que je ne devrais pas dire, c'est que j'ai fait tout ce que j'ai fait pour justement pouvoir me promener, alors qu'aux yeux de mes contemporains, j'étais employé à l'international, et que donc je travaillais de part le monde pour gagner ma vie. En fait non :

c'était prétexte. Je me promenais, j'écrivais d'interminables pages de journaux intimes... et je prenais des photos. Je réfléchissais, je regardais le monde, puisque j'en avais l'occasion, et je couchais sur le papier des réflexions sur celui-ci ou sur ma vie. Je kerouaquais, si j'ose dire, et ce depuis 1985, date à laquelle je découvris 'Sur la Route' et son influent auteur, Jack Kerouac... Bien plus tard, Chris Shelton, un photojournaliste américain, m'a dit qu'il ne prenait plus de photos « pour lui » ; il avait perdu le goût de fixer des instants autres que ceux pour lesquels il était payé. J'ai essayé de ne pas m'aliéner de cette inclination antérieure à ma fonction...

Je me rends compte que je suis à la limite de la digression, alors je reviens à ce qui m'amène à écrire cette postface préluant l'écriture même de ce livre : j'aime bien les paradoxes ! J'aime cette sensation de s'éloigner du vrai plutôt que de m'en rapprocher, cette dissonance quasi intangible qui emmène la pensée (ou l'acte) au-delà du but premier, pour l'y ramener à toute vitesse avec des informations qui l'explicitent enfin. Autrement dit j'aime bien sortir des sentiers battus : pendant 40 ans je n'ai quasiment photographié que l'envers du décor ! Je ne devrais

pas le dire non plus, mais prenons un autre exemple : San Diego, une ville toute propre au bord de l'océan Pacifique. Un parc aquatique de renom. Des bâtiments sur le front de mer super modernes, des échangeurs autoroutiers à étages, des palmiers, des bimbos et le tiers-monde à quelques encablures : Tijuana. J'ai pris des photos de Tijuana, pas de San Diego. Au Mexique, les visiteurs vont à Cancun. Je suis allé à Mexicali, capitale de l'état de Basse Californie, à Mexico, à Guadalajara, mais jamais à Cancun. L'envers du décor.

Moins loin, moins exotique : Grenoble, capitale des Alpes (haha). Les montagnes, le ski, les noix (oui c'est une spécialité locale), la Chartreuse (que même Tarantino connaît). Heu... les Jeux Olympiques de '68 ? La ville phare de l'écologie moderne française ? Ah, oui, 'Une Métropole Apaisée' comme l'indiquent les panneaux à l'entrée de la cité. J'ai photographié ses ruines de la révolution industrielle. L'envers du décor.

J'ai photographié des rock stars. Je n'ai inclus aucune photo de scène dans ce livre.

L'envers du décor.

J'ai écrit et composé 7 livres riches en photographies. J'ai écrit et nourri des centaines d'articles sur des sujets pop-culture, allant du

punk rock au street art en passant par la car-culture et les motos bidouillées. J'ai fait mon possible pour ne pas charger ce livre-ci avec des extraits de ces précédentes publications. L'envers du décor, toujours.

J'ai photographié la Grande Muraille de Chine ; elle n'est apparemment pas l'envers du décor, cependant, au regard la féroce modernité de la Chine actuelle...

Voilà pour les images. Quelques mots sur les textes censés les accompagner ?

J'ai une vie de famille et je n'en parlerai quasiment pas dans ces pages. C'est là l'envers du décor de ce livre qui est – ou plutôt se trouvera être – vous l'avez compris j'espère, essentiellement l'envers d'un décor convenu ; cet arrière-arrière plan restera donc dans l'ombre : les meilleures histoires sont celles qu'on n'a pas pris en photo, du moins pas à des fins de diffusion, dont les sujets sont les acteurs principaux et également les dépositaires.

C'est eux, la plus belle histoire de ma vie. Mais chut... je m'appête à faire un livre de photos du monde tel que je l'ai découvert, puis dans lequel je me suis plongé, ce qui me semble

déjà un récit haut en couleurs – et j'espère pas trop nombriliste – en taisant l'essentiel mais en parlant, c'est décidé, de moi comme si je n'étais que moi... C'est un parti-pris un peu logique : j'aime la photo – et l'écriture – depuis bien plus longtemps que les miens. Elles étaient là avant eux, si vous préférez !

Elles sont toujours là, et je les ai ici conviées pour eux. Ce livre, s'il advient, leur est tout naturellement dédié. Tout comme ma vie et ce que j'en raconte ici.



Ecoutant Elvis Come Back Special '68. Août 2022.

INDEX

p 1 - 6 : New York, Manhattan
p 7 - 8 : New York, Greenwich Village
p 11 - 12 : Georgie (divers)
p 13 - 16 : Athens, GA
p 17 - 18 : Georgie (divers)
p 19 - 20 : Atlanta GA / Campagne
p 21 : de G à D en partant du haut :
Isère : Rives, Villard-Bonnot, Rives, Plaine de
la Bièvre, Grenoble/Echirolles, Réaumont
p 22 : de G à D en partant du haut :
Renage, St Geoires en Valdaine, Rives, Vil-
lard-Bonnot, Livet et Gavet, Beaurepaire
p 23 : Grenoble (1985 - 1ere pellicule
Beaux-Arts !)
p 24 : Chevalon de Voreppe
p 25 - 26 : Grenoble
p 27 : Voreppe
p 28 : Rives
p 29 - 30 : Livet et Gavet (maison et
usines Keller et Leleux)
p31 - 32 : Mer Rouge, Jeddah, Arabie
Saoudite
p 33 : de G à D en partant du haut :
Joshua Tree / Kennedy's Brothers (Pa-
sadena) / Downtown L.A / Joshua Tree, /
Donahoo's Golden Chicken (Pomona) /
route de campagne (Californie du Sud)
P34 : San Fransisco : City Light Bookstore
(vignettes) / Condor Lounge
p 35 : Ghost Town Café (Nevada)
p 36 : vers El Mirage (Californie)
p 37 : route de campagne (Californie
du Sud)
p 38 : 'Elvis Slept Here', Las Vegas (Neva-
da) / Parralèles (Californie du Sud)
p 39 : de G à D en partant du haut ; le plus
ancien Mc Donald's (Downey, Californie),
ouvert en 1953. / Venice Beach (CA) /
Chevrolet 1953 (Orange, CA) / Blue Angel
(Las Vegas, NV)

p 40 : The Attic (Las Vegas, NV)
p 41 : LA River (Los Angeles)
p 42 : Jim Morrisson (Venice, CA)
p 43 : 76 gas station (Anywhere, CA),
p 44 : 40 Ford full kustom (Burbank, CA)
p 45 : De G à D en partant du haut : Bmart
(Ensenada), Croisement (Mexicali), Bus
Stop * (Mexicali), Centre ville (Mexicali),
Taxi & Taqueria (Mexicali), Mexicali-San
Felipe (Mexicali)
- p 46 : de G à D en partant du haut :
Réservoir (El Centro, CA) / San Felipe,
Mexique : Désert de Sonora, Dune, Bar
'Miramar', Mer de Cortez, Chevy Caprice
1973
p 47 : Centre Ville (San Felipe)
p 48 : Centre Ville (Ensenada)
p 49 ; Croisement (San Felipe)
p 50 : Frontera (San Felipe)
p 51 : Niños y Chicklets (San Felipe)
p 52 : 'Cactus Orgue', (désert de Sonora,
Mexique)
p 53 : Chevrolet 1955 (San Felipe),
p 54 : San Felipe - Mexicali
p 55 : de G à D en partant du haut : Bey-
routh / Beyrouth (Liban) / Sanaa (Yemen) /
Beyrouth / Sanaa / Sanaa
p 57 - 58 : Beyrouth
p 59 - 60 : Sanaa
p 61 : de G à D en partant du haut :
Jinshanling / Portrait de Mao Tsé Toung
(Cité Interdite, Pékin) / Palais des Expo-
sitions (Shangai) / Jinshanling / Militaires
(Cité Interdite, Pékin) / Venelle (Pékin)
p 63 : 'Un automne à Pékin #1' (Grande
Muraille, Jinshanling)
p 64 : 'Un automne à Pékin #2' (Pékin)
p 65 : La Cité Interdite (Pékin)
p 66 : 'Palais de la paix et de l'harmonie'
(Lamaserie Yonghe, Pékin)
p 67 : de G à D : Une des 847 limousines

officielles Hongquii ('Drapeau Rouge')
(Pékin) / Triporteur (Cité Interdite)
p 68 : Ruelles (Pékin)
p 69 - 70 : Manille (Philippines)
p 71 ; de G à D en partant du haut : 'Le
proletariat en marche' (Ex- URSS, quelque
part) / Station BP (Albertville, France) /
Voies de garage (Rives, France) / Solitude
(Zaragosa, Espagne) / Banlieue milanaise
(Italie) / Arbre mort (France)
p 73 : Nouveautés (Montpellier, France)
p 74 : Opticien (Grenoble, France)
p 75 : Station BP (Albertville, France)
p 76 : Ma Chevy 55 et usine métallurgique
abandonnée (Vallée de l'Arve, France)
p 77 - 78 : ex- URSS
p 79 : Douglas DC 3 / Vought F8 Crusader
(Ancône, France)
p 80 : plaine de la Bièvre (Isère, France)
p 81 - 88 : Seoul (promenades solitaires) /
Note : la vue sur le parking p. 81 est prise
à l'extérieur de la cité, en direction de
Pusan.
p 89 : de G à d en partant du haut : Aji-
jic (Jalisco) / Ajijic / Quetzalcoatl (Teoti-
huacan) / Chapala (Jalisco) / Ajijic / Los
Atlantes (Tula, Hidalgo)
p 90 : lac de Chapala, au matin.
p 91 : Teresa, Mixtèque (Ajijic), Vendeur
Huitchol (Ajijic), El Gato Negro (Chapala)
p 92 : Ajijic
p 93 : Hotel Leon, depuis l'habitable de
ma Chevrolet '55 (Guadalajara, Jalisco)
p 94 : Quetzalcoatl (Teotihuacan)
p 95 : Teotihuacan (l'allée des Morts - à
l'arrière plan, la pyramide du Soleil)
p 96 ; Dos mundos (Tula)
p 97 : de G à D en partant du haut :
Dean Micetich (Los Angeles), Max Herman
Sr. (H&H Flatheads, La Crescenta, CA),
Velvet Hammer Backstage (El Rey Theater,

Los Angeles), 'Striking a pose' (Stockholm, Suède)
p 98 : Embrassade (Birr, Suisse)
p 99 : Jonathan (Voiron, France)
p 100 : The Cheaters CC (Genève, Suisse)
p 101 : Sandra (Calafel, Espagne)
p 92 ; G - Hope dancing (Pasadena, CA), D (haut) : Rockin' (Calafel, Espagne), Hope w/ Velvet Hammer (El Rey Theater, LA)
p 103 : Velvet Hammer Backstage #2
p 104 : Loneliness (Paso Robles, CA)
p 105 : (haut) Isabelle (Suisse) / (bas) Gail (Paris)
p 106 : Sebastian (Jokers CC/MC, Suède)
p 107 : Mike Ness (Fullerton, CA)
p 108 : Ketch (Espagne), Steph (Suisse)
p 109 - 110 : de G à D : Spooky Sally (Allemagne) / Couple (Kustom Kulture Show, Allemagne) / 'Kiss' (Hangar Rocking, Birrfeld, Suisse) / Kustom Kulture Show
p 111 - 112 : Hervé Bessenay (Lyon, France) / Heidi Van Horne (Los Angeles, CA) / Louise DeVille (Paris, France) / Julian Balme (Rouen, France)
p 113 ; de G à D en partant du haut : Erika & Chevy '57 / Hope (Vernouillet, France) / Julie (Paris) / Nina (Meyrins, Suisse)
p 114 : Mike Davis (ex- MC 5 & Lords of Altamont) (Pasadena, CA)
p 115 : The Executioners CC (Bisley, Surrey, Angleterre)
p 116 : de G à D : Denis Sire (Yokohama, Japon), Dany 'Hardnine Choppers' Schneider (Berne, Suisse)
p 117 : Dave Grohl (Studio 606, Northridge, CA)
p 118 : Droopy (Van Nuys, CA)
p 119 : Shinya Kimura (Las Vegas, NV)
p 120 : de G à D : Matt Davis (Culver City, CA) / Suzanne Williams (CA)

p 121 - 122 : The Burbank Choppers CC (Los Angeles, CA)
p 123 : Verne Hammond (Burbank Choppers, Downtown LA)
p 124 : Jake 'The Preacher' Cavaliere (Pasadena, CA)
p 125 : Fotografia Robada (Mexique)
p 126 : Jesus (Barcelona, Espagne)
p 127 : Shepard Fairey (Grenoble)
p 128 : de G à D : Jaime Hernandez (Pasadena, CA), Robert Williams (Yokohama)
p 129 : de G à D en partant du haut : Brian Darwas (Rumblers CC, Bronx, NYC) / entrée de l'ancien appartement d'Allen Ginsberg (NYC), coupé Ford 1932 / Broadway (NYC) / Rumblers CC entrain de lire Powerglide (Queens, NYC) / Hot Rod Ford 40
p 130 : 'Hotel Room, 20 years later' (NYC)
p 131 : Joe Strummer (fresque commémorative; 7th St. East - Avenue A, NYC)
p 132 - 134 : New York City
p 135 - 136 : Meldon Van Riper Stultz III / Hot Rod Ford '29 (New Jersey)
p 138 : Yokohama (excepté le mont Fuji, pris depuis Odawara)
p 139 : les Ford '34 et '29 de Verne Hammond et Keith Weesner, (Mooneyes HQ, Yokohama)
p 140 : les Ford '32 et '34 de Robert et Suzanne Williams (Yokohama)
p 141 : G : VW rabaissées ('New Image' Club) / Nash Yoshii / D : les membres du club New Image (Yokohama)
p 142 : Sige Suganuma (Yokohama)
p 143 : 'Shorty' Sato (Odawara)
p 144 ; de G à D en partant du haut : Junichi Shimodaira (Paradise Road garage, Nagoya) / 'The Galaxian' (Paradise Road) / Ted Maejima ('Ted's Special', Kanagawa) / Zero Engineering (Nagoya)

p 145 : de G à D : Night club (Yokohama) / Rockin' Jelly Bean (Yokohama)
p 146 : Shinya Kimura (Yokohama)
p 147 - 158 : 'Trains in Vain' (France)
p 159 : San Felipe (Basse Californie)
p 161 - 164 : Mexicali 2020 (Basse Californie) - (*) : *comparer p.162 (haut) et 'Bus Stop' p. 45 !*
p 165 - 166 : Tijuana 2020 (Basse Californie)
p 167 - 170 : Guadalajara (Jalisco) / Lukas Torres, tatoueur. à Guadalajara
p 171 - 172 : Barrio Cubitos, Pachuca (Hidalgo)
p 173 - 174 ; Casa de Trotsky (Coyoacan) / El Zocalo (Mexico)
p 175 -176 : Colonia Roma Sur / Coyoacan / Coyoacan / Colonia Roma Sur (Mexico)
p 177 - 178 : Mexico
p 179 : Reno @ 'La Onda Showroom' (Centro Historico, Mexico)
p 180 : Accordéoniste (Centro Historico, Mexico).
p 193 -194 : ma Dauphine, au loin (1985, Grenoble)
p 202 : vignettes plus : Campagne californienne/ Las Vegas (NV) / Maison de Neal Cassady, 29 Russel St, San Fransisco (CA)
p 208 : vignettes plus ; Sanaa (et environs) (Yemen)
p 210 : vignette plus D : Jeepster (Manille, Philippines)
p 228 : vignettes plus centre et D : Ajijic (Jalisco)
p 221 : Laurent Bagnard et Joe Strummer
p 222 : vignettes plus de G à D : Verne Hammond (Ford '34 - Leaving Las Vegas), Julie (Paris), Georges Barris (Barris Kustoms, North Hollywood, CA)
p 226 : Haut : Nina / Bas : Lukas Torres
p 254 : Rockers (Genève, Suisse)
p 259 : Echorec & Shure ('The Noisy Boys')

ROCK'N'ROLL

Haha j'ai menti dans la postface. Fuck l'envers du décor, voilà de la scène ! Tant qu'à faire un bouquin sur ma vie, ou ma façon de la conduire, autant conclure en musique. 1-2-3-4 c'est parti : p.244 : SOCIAL DISTORTION : Mike Ness, Jonny Two Bags. STRAY CATS : Slim Jim Phantom, Brian Setzer. AGAINST ME! : Tom Gabel, Andrew Seward, Warren Oates // p. 245 : FOO FIGHTERS : Dave Grohl, Chris Shiflet, Taylor Hawkins. LORDS OF ALTAMONT : Jake 'The Preacher' Cavaliere, ROCK AGAINST BUSH TOUR : Tom Morello (the Night

BONUS SLIDES



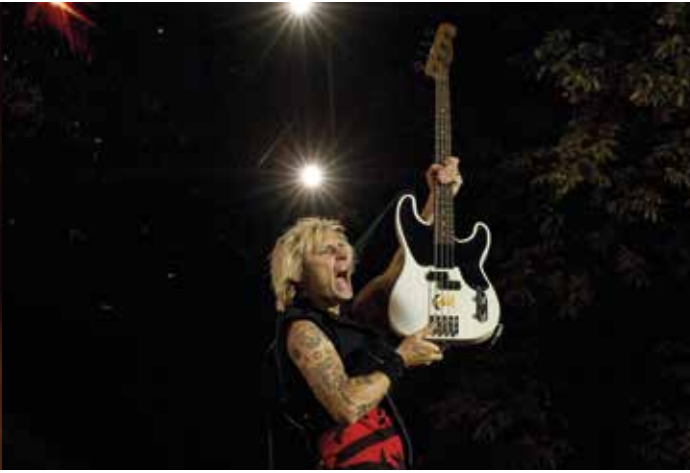
Watchman). Jonny Two Bags (acoustic on his own). William Elliott Whitmore // p. 247 : THE SONICS. THE BUTTSHAKERS : Ciara. BRAND NEW HATE. BIG AUDIO DYNAMITE : Mick Jones, Don Letts. THE JIM JONES REVUE : Rupert Orton, Elliott Mortimer, Jim Jones / p. 248 : GREEN DAY : Billie Joe Armstrong, Mike Dirnt. MOTORHEAD : Lemmy Kilmister. LOS STRAIGHT JACKETS. THE BLACK KEYS : Dan Auerbach, Patrick Carney. Wanda Jackson. THE NOISY BOYS : Walt Steiner. UNKNOWN (but cool...)













THE CAMERA



IS SACRED

THE TYPEWRITER



IS HOLY

THE GUITAR



IS ALMIGHTY